

T11E32

RECUEIL
DE MÉMOIRES
ET D'OBSERVATIONS
SUR LA
PERFECTIBILITÉ¹
DE L'HOMME

PAR LES AGENS PHYSIQUES
ET MORAUX.

PAR M. VERDIER, Docteur en
Médecine, Conseiller-Médecin Ordi-
naire du feu Roi de Pologne, Aggrégé
Honoraire du Collège Royal des Méde-
cins de Nancy, & Avocat en la Cour du
Parlement de Paris.

Prix, broché, 24 sols.



A PARIS,

Chez l'AUTEUR, rue Poissonnière, à la seconde
Barrière Sainte Anne;

ET
Chez { BUTARD, Imp. Lib. rue Saint Jacques;
GUILLYN, Libr. Quai des Augustins.
LA COMBE, Libraire, rue Christine;

M. DCC. LXXII.

AVEC APPROBATION ET PERMISSION.

A V I S DE L'AUTEUR.

LES Mémoires que j'offre au Public, sont tous faits. Ils ont même été censurés il y a plus d'un an sous un autre titre ; mon premier dessein ayant été d'en donner une collection : mais des circonstances particulières m'ont fait desirer de les soumettre à l'approbation du Public. Dans cette résignation, son goût sera ma loi : je ne donnerai que ce Recueil avant de l'avoir présenté : & s'il n'a pas le bonheur de lui plaire, j'en demeurerai là. Si au contraire le Public paroît en être satisfait, je continuerai de traiter par Recueils, différens points de Morale & d'Education, jusqu'à ce que je ne puisse rien tirer de mon fond ; ou que le Public paroisse rassasié. Je ne prends point de terme pour leur publication : mais dans chacun de ceux que je donnerai par la suite, j'indiquerai le jour où le suivant paroîtra, & les matières qu'il contiendra.

En me prévalant de l'agrément du Public pour la publication de ces Recueils, je ne cesserais pas pour cela de ne les regarder que comme des ébauches à perfectionner. Si l'on veut bien me communiquer de nouvelles lumières, des observations & des critiques, je tâcherai d'en profiter. J'en insérerai même les plus intéressantes dans mes Recueils, si on le juge à propos.

Chaque Recueil sera de six à sept Feuilles comme celui-ci ; & se vendra 1 liv. 4 s. Je tâcherai de prendre des arrangemens pour les faire tenir dans les Provinces, francs de port, moyennant une légère augmentation.

L'Esprit dépend tellement du tempérament & de la disposition des organes du corps, que s'il y a des moyens de rendre les hommes plus sages & plus spirituels qu'ils ne l'ont été jusqu'à ce jour, je crois que c'est dans la Médecine qu'il faut les chercher. DESCARTES, Meth. Differt. VI, §. II.

AVIS DE L'AUTEUR.

On trouvera chez moi & chez les Libraires indiqués, les Ouvrages suivans : Essai sur la Jurisprudence de la Médecine en France, 1 vol. in-12 ; la Jurisprudence Générale de la Médecine en France, 2 vol. in-12 ; & la Jurisprudence Particulière de la Chirurgie en France, 2 vol. in-12. J'en donnerai par échange à ceux qui auront des Livres dont j'ai besoin.

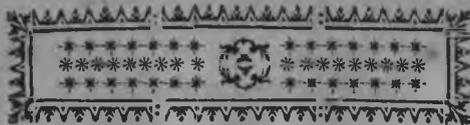
Lorsque j'ai annoncé la Jurisprudence Particulière de la Médecine & celle de la Pharmacie, les Manuscrits en étoient faits : mais des motifs indépendans de ma volonté ne m'ont pas permis de les publier jusqu'à ce jour. J'espère toujours remplir ma promesse ; & dans quelque temps j'en instruirai le Public par la voie des Journaux. Ce retard ne servira qu'à rendre ces Ouvrages plus complets, par l'addition des Pièces que je recueille & qu'on me communique.

M É M O I R E S

Contenus dans ce Recueil.

PRÉFACE, page iii
PRÉCIS HISTORIQUE sur l'Origine & les Progrès de l'Art de l'Education & de la Morale chez les anciens Peuples, page 1
PRÉCIS HISTORIQUE sur le Renouveau & les Progrès de l'Art de l'Education & de la Morale en France, page 55
RECHECHES sur les Moyens de perfectionner l'Art de l'Education & de la Morale, & d'en rendre la pratique plus étendue, plus sûre & plus facile, page 94

RECUEIL



P R É F A C E.

LES Recueils Académiques & les Journaux sont les plus puissans des moyens qui ont contribué au dernier renouvellement des Sciences & des Arts. Il est peu de professions scientifiques qui n'aient les leurs. L'art de façonner l'Homme, de l'instruire & de le policer, l'art de jetter dans toutes ses facultés la perfection dont elles sont susceptibles, est presque le seul qui n'en a point encore ressenti l'heureuse influence. Peut-être a-t-il besoin de ces deux moyens pour développer toute son énergie, & pour se débarrasser des entraves où il est encore retenu par l'ignorance & les préjugés. On a osé dans toutes les sciences ; & c'est à cette hardiesse qu'elles doivent

leurs progrès. Pourquoi n'en feroit-il pas de même de l'Art de l'Éducation ? art d'autant plus important qu'il est comme la racine d'où s'élevent tous les autres ; & que le plus souvent il en faut revenir à une seconde éducation , dans un âge où l'on devroit être tout prêt à pénétrer dans le sanctuaire des sciences. Pourquoi n'en feroit-il pas de même de la Morale ? puisque cet art est l'objet d'une profession particuliere ; & que les fautes y sont si dangereuses.

Occupé depuis vingt années de l'étude & de la pratique de la Médecine & de l'art de l'Éducation , j'ai réfléchi plus qu'on ne fait communément sur la liaison intime de ces deux arts : je me suis pleinement convaincu qu'ils different moins par leur nature , que par la forme extérieure que les hommes leur ont donnée ; que l'objet de l'un & de l'autre , est

de perfectionner l'espece humaine ; qu'ils y peuvent parvenir à peu près par les mêmes moyens ; & que si on vouloit absolument des traits marqués de différence , ce n'est presque que dans la forme de leur administration qu'il faut les chercher. Frappé de ces rapports , j'ai principalement dirigé mes vues vers cet important objet ; & j'ai cru avoir trouvé quelque chose de neuf & d'utile. Pour contribuer aux progrès de la science de la nature humaine , & des arts qui se proposent de la perfectionner ; j'avois d'abord projeté de donner au Public un Traité d'Éducation : mais à mesure que j'en ai voulu approfondir & vérifier les principes & les regles , je me suis apperçu du peu de sûreté du plus grand nombre , recommandés par les autorités les plus respectables : j'ai vu qu'il y deméuroit encore une infinité de vuides à remplir ; & que cet

art enfin étoit encore plus dévoué à l'esprit de systême qu'à l'observation. Voulant remonter à la source, j'ai consulté les Anciens; & j'ai reconnu qu'il s'en falloit beaucoup que l'art de perfectionner l'homme soit chez nous ce qu'il étoit chez les Grecs & chez les Romains; que dans sa théorie, on n'avoit point recueilli tout ce que les Anciens avoient trouvés; que le temps même nous avoit enlevé la plus grande partie de leurs découvertes & de leurs inventions; que les monumens qu'il avoit épargnés, ne devoient être intelligibles que par une étude approfondie de l'Antiquité; & qu'il n'étoit pas étonnant si cet art ne produisoit plus aussi souvent chez nous ces merveilles, qui chez eux étoient si communes.

Plus enfin j'ai étudié & observé, & plus je me suis persuadé qu'il étoit au dessus des forces d'un seul homme de faire

un Traité complet d'Education. Pour contribuer du moins à l'entier renouvellement & aux progrès de cet art, j'aurois désiré trouver un dépôt où consigner mes observations & mes réflexions; afin que les maîtres de l'art pussent les apprécier, en tirer les conséquences, & en faire le profit qu'ils jugeroient à propos. Je tairai les tentatives que j'ai faites plusieurs fois pour cela: je me contenterai d'observer que par une fatalité, dont je m'attacherais moins à faire connaître les causes que les mauvais effets, les maîtres de l'art sont obligés d'emporter dans le tombeau les observations qu'ils ont lieu de faire journellement; & que cet art est le seul où l'industrie ne soit point employée à faire des expériences. Soit par zèle, soit par amour propre, comme on voudra l'interpréter, j'ai cru devoir déposer les miennes entre les mains mêmes

viiij P R É F A C E.

du Public ; lui demander les critiques dont elles ont besoin , & engager les maîtres & les amateurs à reprendre la route des anciens , dont le moyen âge nous a égarés ; afin de travailler aux progrès d'un art , sans lequel l'humanité ne peut retirer que de foibles avantages de tous les autres.

Dans les Recueils que j'offre au Public , je ne prétends point faire un plan d'Education : je la considère comme l'objet d'un art particulier , qui se propose la perfection des facultés corporelles & spirituelles ; la conservation de la santé du corps & de l'esprit , par le concours du régime physique & moral. Je ne borne pas mes vues aux premiers âges de la vie. L'homme condamné à une vicissitude perpétuelle , est plus ou moins susceptible de perfection & de correction jusqu'au tombeau. Toute la vie de l'homme n'est que l'enfance d'une vie

P R É F A C E. ix

future : elle n'en doit donc être qu'une préparation. Si les abus d'une mauvaise éducation laissent dans l'homme des traces qu'il peut conserver jusqu'au tombeau ; c'est à l'art de chercher les moyens de les effacer , à quelque âge que ce soit , & de mettre en place d'autres semences de vertu & de vérité. L'art de l'éducation est aussi-bien l'art d'en corriger une mauvaise , que celui d'en établir une bonne : comme la Médecine est aussi-bien l'art de réparer les fautes d'un traitement mal entendu , que celui d'en approprier un à la maladie qu'on se propose de guérir.

Sil'on dégage de la signification du mot *morale* , les idées éloignées qu'on y a jointes , pour en borner la notion à l'art de faire naître & de corriger les mœurs , c'est-à-dire les passions & les habitudes des hommes ; la Morale pratique ne différera de l'art de l'Education , que parce

que celui-ci ne s'occupe que des premiers âges de la vie, & celui-là des derniers. C'est avec cette restriction que je prendrai toujours le mot *morale*, dans le desir que j'ai de me rendre également utile aux Moralistes & aux Instituteurs. Je dis aux Moralistes ; & je distingue leur objet de celui des *Casuistes*. Les premiers ont pour objet de former, de corriger & de régler les mœurs par les moyens naturels : les Casuistes se proposent de les régler par les loix surnaturelles. En osant me placer sur la ligne des premiers, je ne veux jamais être qu'un disciple soumis des seconds.

La mécanique du corps humain figurera dans ces Recueils, comme le fondement de toute éducation & de toute morale pratique. Mon dessein n'est pas de donner lieu aux Instituteurs & Moralistes d'empiéter sur la Mé-

decine clinique, dont l'objet est de porter du secours aux malades dans leurs lits : mon motif est de répandre la connoissance & l'usage de la Médecine économique, pédagogique & morale, dont l'objet est d'aider la nature dans le développement des facultés du corps humain, & de prévenir ses maladies. Comme cette partie a fait dans tous les temps, de très-grands progrès entre les mains des Médecins ; c'est celle sur laquelle je m'étendrai le moins ; en renvoyant aux nombreux & excellens Ouvrages que nous avons sur cet objet. Les alimens & les médicamens sont les agens les plus usités dans la Médecine moderne : les exercices du corps étoient ceux dont les anciens Médecins, les Instituteurs & les Moralistes se servoient davantage. Les grands effets qu'ils opéroient avec ces agens, m'engagent à y revenir plus fré-

xij P R É F A C E.

quemment, & à faire mes efforts pour contribuer à en renouveler l'usage.

Je m'étendrai encore davantage sur l'économie morale : je m'occuperai avec soin de la formation, de la correction & du règlement des mœurs, par tous les moyens naturels qui leur sont propres. La Religion en est la première règle : mais elle ne m'occupera qu'autant qu'il devient nécessaire de la lier avec la Philosophie. Son enseignement est un droit sacré auquel je ne toucherai point ; mais je tâcherai de tirer des loix naturelles & humaines, des règles de morale qui puissent concourir avec les loix sacrées au règlement des mœurs : je m'occuperai spécialement de la guérison des maladies de l'esprit, cachées le plus souvent sous les dehors trompeurs d'une santé plus ou moins parfaite. Les agens moraux y contribuent ordinaire-

P R É F A C E. *xiiij*

ment plus que les agens physiques : & par ce titre, j'entends tous les moyens qui ont de l'efficacité pour mouvoir l'ame aux actions qui dépendent de sa volonté ; tels que la Prosodie, la Poésie, l'Eloquence, la Musique, les sciences, les opinions, les exemples, les intérêts, &c.

Je prends l'Education Littéraire comme la principale partie de l'Education Morale ; comme l'art de propager par l'instruction, les connoissances qui sont du ressort de tous les arts, de toutes les sciences & de toutes les professions : persuadé qu'il n'en est point qui n'ait sa méthode particulière ; & que cette méthode doit varier encore, suivant la constitution physique & morale des sujets : persuadé que toutes les sciences & les arts sont attachés par des liens très-forts ; que tous se communiquent réciproquement leurs influences ; & que l'analogie est,

après l'observation, la source la plus féconde en inventions & en découvertes : persuadé enfin qu'une tête où l'on a jetté les germes de toutes les connoissances & de toutes les pratiques industrieuses, n'en fera que plus propre à étendre davantage ses idées sur l'art & la science qu'elle cultivera particulièrement.

Avant d'entrer dans aucun détail sur des objets si variés, je crois devoir les présenter en gros aux Lecteurs. Frappé du précepte que le grand Bacon de Verulam a donné, de refondre les notions, avant de travailler à dresser le plan des sciences & des arts, je me suis servi de l'analyse, autant qu'il a été en mon pouvoir, pour distinguer par leurs caractères propres, les différentes sortes de vérité & de certitude des connoissances humaines; pour démêler les rapports essentiels & naturels qu'elles ont ensemble;

pour débrouiller les causes & les effets des fonctions spirituelles; pour trouver les principes du plan naturel des Etudes: & ce ne sera qu'après avoir rapporté les résultats de mes observations & de mes analyses sur ces objets généraux, que je m'occuperai des agens du régime physique & moral, & des méthodes de les administrer.

Mon objet principal est de rappeler les Instituteurs & les Moralistes à l'observation des phénomènes de l'économie physique & morale; & de les inviter à exercer leur art, d'après des regles tirées des circonstances où se trouvent les sujets mis sous leur direction. Je me propose même de travailler à rendre la pratique de l'éducation assez facile, pour qu'un pere ou une mere, qui n'auroient reçus que des instructions bornées & vicieuses dans leur jeunesse, puissent cependant être les premiers Gouver-

neurs & même les Précepteurs de leurs enfans. Je me persuade qu'en recevant une ou deux heures d'instruction par semaine d'un habile Instituteur; ils pourroient apprendre les Langues & la Philosophie, en les enseignant à leurs enfans. En leur ouvrant une nouvelle carrière, je ferai mes efforts pour la rendre praticable aux Maîtres particuliers qu'ils pourroient leur donner, & pour assortir leurs fonctions. Je ne supposerais pour cela dans les uns & dans les autres, que des talens ordinaires, & un travail suivi journallement pendant quelques heures avec application. La perfection qui se trouve dans les facultés d'un adulte, lui permettra toujours d'avancer assez dans cette carrière, pour y conduire un enfant par la main. On a vu des génies prendre d'excellentes instructions avec le seul secours des Livres. On a vu un grand

nombre de jeunes gens se former l'esprit & le cœur d'une manière parfaite dans le sein des Institutions Gothiques: pourquoi le même phénomène ne paroîtroit-il pas communément sous l'œil d'un Instituteur expérimenté, qui sauroit indiquer le droit chemin & écarter les obstacles, & avec des Livres Classiques parfaitement analogues à la nature même des connoissances, & à la portée des différens génies & caractères?

C'est pour travailler à former cette parfaite correspondance entre les notions & les génies, que je me suis sur-tout appliqué à analyser nos connoissances, pour marquer à chaque science & à chaque art les limites de son domaine; bien persuadé que l'esprit seroit prodigieusement aidé, s'il pouvoit suivre le fil de ses idées dans la composition de ses notions; s'il contemploit dans leurs places naturelles, des questions,

xviiij P R É F A C E.

qui ne sont entrées dans le plan des sciences, qu'à titre de conquêtes injustes. En suivant toujours l'expérience pour guide, je tâche de rendre sensibles les phénomènes de l'économie animale, si variables dans chaque tempérament, dans chaque sexe & dans chaque âge. Je tâche de rapprocher les pratiques de l'art qui se proposent de former & de régler les mouvemens organiques, les conceptions & les mœurs. En distinguant l'ordre naturel des Etudes, de l'ordre essentiel des Sciences & des Arts; je tâche de faire correspondre les unes & les autres au développement des facultés. En séparant la méthode de l'ordre, je fais la recherche des méthodes générales & particulières: je m'occupe de leur application aux différens tempéramens, génies & caractères; à l'âge & au sexe. Enfin regardant l'art de l'éducation tel qu'il est

P R É F A C E. *xix*

actuellement, comme un embryon conçu dans le sein de la Médecine économique des anciens; mon but est de me servir des secours de la Médecine plus perfectionnée de nos jours, pour le faire renaître & le mettre entre les mains de ses Maîtres, afin qu'ils puissent l'élever & le nourrir. Je n'aspire qu'à l'honneur de rappeler les Instituteurs & les Moralistes au grand problème que Descartes leur a proposé, en les invitant de chercher dans la Médecine, les moyens de rendre l'homme plus spirituel & plus sage.

Après ce que je viens de dire; j'espère qu'on ne m'imputera pas de prétendre parcourir entièrement le plan que je viens d'exposer. C'est une carrière vaste, que je me suis ouverte, & dans laquelle j'ai fait quelques courses proportionnées à mes forces. Je serois ravi de m'y voir suivi & devancé par un grand nombre de

concurrans. Je n'offre à décrire que ce que j'ai cru voir & bien voir : je ne ferai qu'indiquer les objets que je n'ai vu que confusément, & les vuides que je n'ai pu remplir. C'est pour ne point m'imposer une tâche au dessus de mes forces, que je mets les produits de mes travaux par Recueils, composés de Mémoires & de Relations particulières d'Observations. Chaque Mémoire formera une Dissertation particulière, qui aura pour objet d'éclaircir quelque point théorique ou pratique de l'art de l'Education ou de la Morale. Chaque observation sera comme un instrument particulier, ou une pierre taillée pour tel usage que les Instituteurs ou les Moralistes voudront en faire. Ce n'est qu'après avoir donné des Mémoires sur les généralités de l'art, que je donnerai de ces pièces détachées. Mon principal but est, comme je l'ai dit,

d'engager les Instituteurs & les Moralistes, à dresser un plan particulier d'Education & de Morale, pour chacun des sujets confiés à leur soin. Après avoir réuni sous un seul point de vue, les considérations qui doivent & qui peuvent entrer dans ces plans, je produirai des exemples de leur construction & de leur exécution. Je réunirai les matières suivant leur analogie, de manière qu'un ou plusieurs Recueils fassent un Traité complet : & quand les matières qu'ils contiendront auront de l'analogie entre elles, j'aurai soin qu'elles se suivent rapidement : par exemple, ce premier Recueil est un petit Livret du genre de ceux qu'on a donnés pour proposer des plans d'Education. Les idées que je mets à la fin sur l'art de faire les plans particuliers, sont sans doute trop vagues pour être bien conçues : mais je les étendrai dans les deux

xxij P R É F A C E.

Recueils suivans. Le premier contiendra un détail des considérations que peut avoir l'Instituteur pour former ces plans économiques ; c'est-à-dire une analyse des facultés corporelles & spirituelles, des tempéramens & des caractères, qu'il a à perfectionner dans chaque âge & dans chaque sexe ; des vices physiques & moraux qu'il a à corriger, & des indications qu'il a à remplir, pour parvenir à ses fins. Le Recueil suivant contiendra ensuite l'analyse des agens physiques & moraux qui peuvent servir à opérer cette perfection & cette correction. Ces trois Recueils formeront en quelque sorte des Elémens d'Education & de Morale. Ce n'est qu'après ces généralités, que j'entrerai dans la discussion de tous ces objets, & toujours en réunissant les matières analogues : par exemple, les trois Recueils qui suivront, formeront

P R É F A C E. *xxiiij*
un Traité sur la Vérité & la Certitude des Connoissances Humaines, qui pourra servir de suite à ceux qu'on a donnés déjà sur leur origine, & particulièrement aux admirables Ouvrages de MM. Locke, de Buffon, de Condillac & Bonnet. Il en fera de même des suivans ; & en offrant séparément mes Recueils au Public, chacun pourra prendre ce qui lui convient.

Je n'ai pas besoin d'avertir que ces Recueils ne sont pas destinés aux Eleves, mais à leurs Parens, à leurs Instituteurs & à leurs Gouverneurs. Si j'y parle des Livres Classiques, c'est pour faire voir les défauts des uns, & pour indiquer les moyens de corriger & de perfectionner les autres, & de donner le plan de ceux qui manquent. Tous les Livres qu'on met entre les mains de la Jeunesse, ne devraient former qu'un tout bien lié, qu'une

notion, qu'un système ou un canevas de toutes les connoissances humaines; que les racines de l'arbre scientifique, qui doit croître & fructifier dans l'entendement pendant tout le reste de la vie: c'est peut-être le point capital de l'Education Littéraire. Mais un seul homme ne peut opérer ce grand ouvrage: & c'est pour contribuer à réunir les vues des maîtres de l'art, que je m'occuperai de la composition des Livres Elémentaires. Les discussions où j'entrerai sur ce point, démontreront, du moins je l'espère, qu'il manque un grand nombre d'Ouvrages Classiques; & que les meilleurs demandent bien des corrections, qui les purgent des erreurs grossières qui s'y trouvent, & qui les mettent à la portée des Eleves pour lesquels ils ont été faits. J'indiquerai les moyens d'extraire, des plus mauvais comme des meilleurs, la

matière des Leçons particulières. J'ai des ébauches de quelques-uns de ces Livres; & si le Public paroît les désirer, j'y mettrai la dernière main & les donnerai séparément.

En entrant dans l'historique de l'Education, les Modernes n'ont songé; les uns qu'à faire connoître le régime & la police de leur corps; les autres qu'à faire valoir l'Education, par l'éloge des grands hommes qu'elle a formé. Je n'en connois point qui ait travaillé à nous faire connoître le développement des principes & des règles qu'ont suivi les maîtres de l'art dans les différens temps. Pour en donner du moins une idée, j'ai cru devoir commencer ces Recueils par deux Précis Historiques sur l'art même de l'Education. Ceux des Lecteurs qui ne connoissent pas l'Antiquité, y trouveront bien des paradoxes. S'ils en désirent les

xxvj) *P R É F A C E.*

preuves, ils les trouveront dans deux Ouvrages que je dois publier, l'un sous le titre d'*Histoire Physique du Genre Humain*; & l'autre sous le titre d'*Histoire de la Terre*. J'y considère l'Homme & la Terre dans leurs rapports avec tous les autres êtres; & la Physiologie & la Géographie dans leurs rapports avec toutes les autres sciences & les autres arts. L'art de l'Education & la Morale viennent s'y présenter presque aussi souvent que la Médecine; & les deux pièces qui commencent ce Recueil, ne sont en quelque façon que le Prospectus de l'Histoire de l'Education & de la Morale, qui considérées comme science & comme art, s'y trouvent naturellement enclavées.

Fin de la Préface.

RECUEIL



RECUEIL
DE MÉMOIRES
ET D'OBSERVATIONS
SUR LA
PERFECTIBILITÉ
DE L'HOMME

PAR LES AGENS PHYSIQUES
ET MORAUX.

PRÉCIS HISTORIQUE

*SUR l'Origine & les Progrès de l'Art
de l'Education & de la Morale
chez les anciens Peuples.*

L'EDUCATION est sans doute l'affaire la plus importante de l'Etat. Par sa nature, elle est faite pour verser dans les cœurs les germes d'où l'on doit voir éclore les vertus dont la

A

société a besoin afin d'être heureuse & florissante. Former des citoyens, n'est pas l'affaire d'un jour : & pour avoir des hommes, il faut façonner & instruire les enfans. Dès le premier moment de la vie, l'art doit se joindre à la nature, & les disposer à vivre. Dès qu'ils commencent à communiquer au dehors, par le moyen de leurs sens, on doit leur apprendre à mériter de vivre. A l'instant de notre naissance, la nature nous livre à l'habitude, & la charge de disposer nos organes au mécanisme de la santé & à l'exercice de nos devoirs. Qui doute que si l'habitude suit, dans les premières années de l'enfant, le plan tracé par la nature dans le sein de sa mere, pour le développement de ses organes & de ses facultés ; il ne devienne dans la suite cet homme de la nature, dont on parle tant aujourd'hui, & que la Philosophie peint, sans le réaliser ? Qui doute que les hommes, si on les exerce de bonne heure à ne jamais regarder leur individu que par ses relations avec le corps de l'Etat, & à n'appercevoir pour ainsi

dire leur propre existence que comme une partie de la sienne, ils ne parviennent enfin à s'identifier en quelque sorte avec ce grand tout ; qu'ils ne deviennent un jour les défenseurs & les peres de la patrie, dont ils auront été si long-temps les enfans ? Après une bonne éducation, l'homme se porte aux bonnes mœurs & aux actions les plus héroïques, comme par une impulsion naturelle : & l'art de la Morale n'a d'autre but que de conserver ou de corriger les ouvrages de l'art de l'Education.

Ces grandes vérités sont trop frappantes, pour n'avoir pas été saisies par tous les Philosophes qui ont médité sur le bonheur de l'Humanité & des sociétés : mais les vues qu'elles ont inspirées, ont été différentes, & souvent contradictoires. Les circonstances des temps & des lieux, ont autant contribué à les développer, que la nature même des choses.

L'esprit inexpérimenté des premiers hommes, & placé dans le vrai point de vue de la nature, vit les sources de ses connoissances, & sentit les ressorts de ses actions. Le pre-

mier pas qu'il fit dans l'étude de la nature, lui donna lieu d'appercevoir les élémens de ses connoissances & de ses sentimens dans ses sensations : il comprit qu'il ne pouvoit rien apprendre que de ses sens, immédiatement ou médiatement ; & qu'il ne pouvoit agir que par l'impulsion des passions qui accompagnent les sensations & les idées qui en naissent. Il découvrit dans ses sensations, les signes indicatifs des propriétés des objets extérieurs ; & pour connoître ces objets, il s'étudia à en apprécier les signes : il sentit que les organes soumis à la volonté, étoient les instrumens de toutes ses actions ; & il s'appliqua à les perfectionner, & à en faire de nouveaux sur leurs modeles. La premiere Antiquité n'avoit qu'une voix sur ces principes ; elle ne suivoit qu'une route dans sa marche. Les connoissances sur la nature humaine sont les premiers degrés par lesquels l'esprit a passé pour s'élever à tous les autres points de la nature. L'éducation des enfans fut le premier objet de ces connoissances. L'art qui s'en occupa, fut le premier des arts.

Il contient les germes de tous les autres ; & la Morale pratique fut le premier germe qui se développa, & qui porta des fruits abondans.

L'art de l'Education est susceptible, comme tous les autres, d'avancer sans cesse vers la perfection, au moyen de l'observation & de l'expérience, sans qu'on puisse jamais le faire arriver à un point où il ne puisse plus rien recevoir. Mais pour lui donner naissance, & même pour lui faire faire de grands progrès, il n'a été besoin que des premieres leçons de la Nature. Tous les peuples ont écouté sa voix, avant que les préjugés les eussent égaré dans le labyrinthe de cette métaphysique, qui doit tout à l'imagination. Chez les premiers patriarches de chaque nation, il n'y eut point d'autre art que celui de l'éducation, qui devenoit une morale pratique, lorsqu'on l'appliquoit à des hommes faits ; & cet art renfermoit les élémens de la Médecine, du Droit naturel, de la Théologie, en un mot de toutes les sciences. Le pere de famille enseignoit à ses enfans tout ce que l'observation

lui avoit appris à lui-même ; & lorsque la nécessité établit l'usage des peres précaires & des peres communs de plusieurs familles, les nouveaux Instituteurs & Législateurs suivirent le même plan. Ce que nous distinguons aujourd'hui par les titres de Philosophe, de Politique & de Prince, ne formoit le plus souvent qu'un seul homme : & la maison ou la cour de ces premiers Précepteurs & Législateurs du Genre Humain, étoient des écoles, d'où sont sortis tous les arts & toutes les sciences. A mesure que les connoissances se multiplient, il fut nécessaire que des hommes distingués par leur génie en devinssent les dépositaires. Mais la Médecine, en sortant de l'art de l'Education & de la Morale, ne dut pas emporter avec elle, & ne lui enleva point en effet chez les nations sçavantes de l'Antiquité, les principes, les maximes & les regles qui apprennent aux hommes à vivre sains, vigoureux, instruits & vertueux. Jettons un coup d'œil rapide sur les lieux & sur les temps les plus connus : & il nous sera aisé de distinguer

en chacun d'eux la voix de la nature & celle du préjugé.

Le pays de Babylone fut le berceau du Genre Humain ; & c'est-là où nous devons chercher les premières leçons de la nature. Les Chaldéens, qui furent les Instituteurs de ses habitans, n'avoient point encore poussé leurs connoissances assez loin pour réduire en art l'usage des agens de la santé. Ils n'eurent pas d'autre Médecine qu'un empirisme assez borné. Il paroît cependant que les Chaldéens avoient fait des recherches assez profondes dans la nature humaine : & l'Education fut l'objet, la fin & le canal des connoissances que cette étude leur procura. Nous voyons le même système dans l'Histoire des Patriarches Hébreux, ainsi nommés, parce qu'ils étoient sortis de Chaldée. Il n'y est pas fait la plus légère mention de la Médecine ; & cependant quand avec le secours des Critiques sacrés, on lit cette admirable Histoire, on voit que ces hommes privilégiés, instruits par la Nature & par la Révélation, possédoient les connoissances les plus uti-

les pour vivre sains & vertueux: Moÿse sur-tout étale avec profusion dans le Pentateuque, les connoissances qu'il avoit acquises sur l'économie animale; & ce n'est pas pour l'usage de la Médecine qu'il les indique: il est même douteux qu'il ait parlé de cet art; & par-tout il est l'organe de Dieu même, qui veut bien être le Précepteur, l'Instituteur & le Législateur du Peuple Hébreu.

Moÿse, il est vrai, avoit été instruit dans la sagesse des Egyptiens, dit l'Écriture: mais cette sagesse n'étoit encore qu'une physique animale appliquée aux autres sciences renfermées dans le plan des études de ce peuple, le plus renommé de toute l'Antiquité originaire, pour l'éducation des enfans. Taaut, Osiris & Isis, les premiers Législateurs & les premières Divinités des Egyptiens, furent aussi les premiers Instituteurs de la nation: & Orus ou Apollon, le dieu de la Médecine, étoit leur fils & leur élève. L'art de l'Éducation fut donc la terre fertile qui produisit l'art de la santé. Mais en érigeant la Médecine en profession ci-

vile, Orus ne prétendit point enlever aux autres divinités d'Égypte, ou plutôt à leurs prêtres chargés de l'éducation de la jeunesse, & de la direction des hommes faits, les connoissances de la Médecine économique & morale, qui sont la base naturelle de toute instruction utile & solide.

Les Phéniciens, qui se disoient redevables des Elémens des Sciences à Taaut, nous présentent le même ordre dans la génération des Sciences. Les Cabires furent leurs premiers Instituteurs & leurs premiers Sçavans; & Esmunus, le dieu de la Médecine, n'en étoit que le huitième.

Les Chinois ont découvert & cultivé les Arts & les Sciences, par une méthode si analogue à celle des anciens Egyptiens, qu'on pourroit en ajouter les monumens à ceux qu'on a cités, pour démontrer qu'ils sont sortis d'Égypte. Leurs premiers Rois furent aussi leurs premiers Instituteurs: leurs premières Leçons eurent pour objet comme en Égypte, les moyens de conserver l'homme, & de perfectionner ses facultés, par l'usage des agens naturels: & chez ce peu-

ple heureux, il n'est presque pas de science qui ne soit renfermée dans son plan général & national des Etudes. A peine voit-on chez eux des classes bien distinctes de sçavans : & qui dit un *Lettre* en Chine, dit un Instituteur & un Politique, c'est-à-dire un homme également capable d'enseigner & de pratiquer ce qu'il sçait, dans le gouvernement économique & civil.

Les Indiens leurs voisins, paroissent avoir pris une autre route: ils peuvent passer pour ceux des anciens peuples qui se font le plus occupés de subtilités métaphysiques. Comme la plupart des autres peuples, ils conçurent que l'ame pouvoit exister seule: mais donnant l'essor à leur imagination, ils entreprirent de décrire les facultés de l'ame séparée du corps: ils prétendirent même, par différens procédés, la dégager de son commerce avec le corps, & la rendre, dès cette vie, entièrement à elle-même. Cette philosophie, & l'éducation qui en a été la suite, paroît ne pas remonter plus haut que Budda ou Fô, leur premier Philosophe, bien connu, qui ne vivoit que dix siècles environ avant Jesus-

Christ; & elle s'est modifiée & conservée dans deux sectes. Les Samaritains donnoient davantage à l'observation & à l'étude de la nature humaine : & les Brachmanes, tout superstitieux qu'ils étoient, reconnoissoient tellement l'utilité de cette étude, que l'éducation commençoit chez eux, même avant la naissance. Sous prétexte d'enchanter leurs femmes grosses, ils mettoient auprès d'elles des Instituteurs sages & sçavans, qui régloient leur régime, & les dispoisoient à former un élève digne de leurs soins & de leurs instructions. Au reste il n'est pas de nation qui ait mieux démontré que les Indiens, jusqu'à quel point l'art peut rendre les organes dociles aux ordres de l'ame. Les merveilles de leurs arts ont étonné dans tous les temps, tous ceux qui les ont vues. Il semble que la nature perdoit tous ses droits dans les Institutions Indiennes : il semble que la douleur & la mort n'avoient plus de prise sur les ames qu'elles façonnoient. Il semble que les organes n'offroient plus aucune résistance à la volonté:

il semble que les Philosophes de l'Inde ont eu seuls le secret de faire des hommes sans passions ; & ce qu'il est important d'observer , c'est par des procédés purement physiques & mécaniques , que leurs Instituteurs venoient à bout de faire ces métamorphoses.

Nous retrouvons chez les Mages de Perse , à peu près les mêmes idées sur la Morale , & les mêmes pratiques sur l'Education de la jeunesse , que chez les Philosophes Indiens : & leur Zoroastre, qu'on qualifie de Médecin, d'Astronome , de Physicien , de Théologien , étoit un de ces Philosophes qu'on voit dans les temps primitifs de chaque nation , travailler à la policer , l'instruire , & assurer ses mœurs & sa police , par un plan d'Education. On voit , par les titres de Zoroastre , entendus d'après le génie de son temps , quelles étoient les diverses parties de sa Philosophie. Le bien & le mal que lui & ses disciples remarquèrent dans la nature , leur ayant inspiré l'idée de deux principes , l'un bon & l'autre mauvais ; c'étoit à eux de faire une étude particulière de la nature de

l'homme , pour reconnoître ce que l'un & l'autre de ces principes y avoit mis , & pour opposer les productions bienfaisantes de l'un aux agens meurtriers de l'autre. Mais trop prompts à généraliser , ils attribuerent à chaque ame qu'ils logeoient dans le corps humain , des phénomènes particuliers : à celle du bon principe , les idées spirituelles : à celle du mauvais principe , les idées & les passions grossières des sens. D'après cette métaphysique subtile , ils formerent ce fameux art , connu sous le nom de *Magie* : art qui ne se proposoit rien moins que de dégager ces deux ames , & d'élever & unir l'ame spirituelle à Dieu ; mais qui n'étoit en effet que l'art de détériorer le sens intérieur ; de substituer les phantômes aux sensations , & les rêveries à l'observation. Ce nouveau plan d'étude n'étoit qu'une dépravation du système primitif des Babylo niens. Les Mages étoient les successeurs des Chaldéens ; & nos antiquaires ont découvert que ce fameux Zoroastre étoit le même personnage que Zerdusht , qui n'a vécu que six

à sept siècles avant J.C. Au reste cette Education & cette Morale magique paroissent réservées aux prêtres de la nation : & l'on voit par l'éducation des premiers princes & conquérans de Médie & de Perse, qu'on fondeoit autant à former leurs organes par la frugalité & l'exercice, qu'à former leur esprit par les sublimes leçons des Mages.

N'oublions pas l'Education Celtique, qui fut d'usage chez les Gaulois, nos ancêtres. Les peuples Celtiques regardoient l'éducation comme une affaire si importante, que c'étoit chez eux une maxime, *que les enfans doivent être élevés jusqu'à l'âge de quatorze ans, hors de la présence de leurs parens.* Ils la confioient aux Druides, ces Instituteurs célèbres, qui étoient en même temps les Sacrificateurs, les Philosophes & les Médecins de la nation. Pour entendre le plan de leur éducation, il faut le considérer sous trois faces; dans l'éducation qu'ils donnoient aux élèves de leur ordre; dans celle qu'ils donnoient aux fils des rois & des princes; dans celle que les Sarronides don-

noient aux enfans des particuliers, sous leur inspection. Dans le premier de ces plans, la Médecine économique & sacrée, ne faisoit qu'une science avec celle du sacerdoce : & l'une & l'autre renfermoit toute leur philosophie. Le plan de l'Education qu'ils donnoient aux princes & aux particuliers, étoit sans doute différent & moins étendu; mais on n'en peut parler que par conjecture. Tout ce que nous pouvons dire ici de général & de plus certain, c'est que, quoique les Druides fussent adonnés aux prestiges de la magie, cependant aucuns Instituteurs n'ont peut-être mieux connu qu'eux l'art de former & d'étendre la mémoire; ils en étoient si sûrs, qu'ils ont constamment rejeté l'usage de toute autre espèce de monument. Mais venons à des peuples plus connus, & des mœurs desquelles les nôtres tiennent davantage.

Les Grecs ne furent que des barbares, aussi foibles de corps que d'esprit, tant qu'errant dans les forêts, ils ignorerent l'art qui doit perfectionner l'ouvrage de la nature: mais bientôt les Colons, qui travaillèrent à

les policer & à les instruire, en firent des hommes nouveaux. Ce fut après l'arrivée de Cadmus, qu'on vit une révolution aussi frappante dans la race même des Grecs, que dans le sol de leur pays. Amphion, Linus, Orphée, Hercule & Chiron, sont les premiers personnages qui méritèrent de porter chez eux le titre de Sçavans, & qui contribuèrent le plus à la production de cette nouvelle race de Héros, qui ont fait l'admiration de tous ceux qui les ont bien connus. Si l'on analyse les moyens dont ils se servoient pour opérer cette révolution, on verra qu'ils étoient Médecins, Poètes, Musiciens, Gymnastes, Moralistes & Théologiens : mais si l'on a égard à l'usage qu'ils ont fait de tous ces moyens, on verra qu'ils n'étoient en effet que des Instituteurs & des Politiques. L'économie animale faisoit la base de leur plan d'Education & de Morale : & c'est de l'école de Chiron, le dernier & en même temps le plus habile de ces Instituteurs, que nous voyons sortir Esculape, le dieu de la Médecine chez les Grecs. Esculape a passé pour l'Auteur de la

Médecine clinique & civile : mais l'école qu'il fonda, ne regarda point l'économie animale comme son propre domaine. Les Instituteurs & les Politiques continuèrent même à s'en occuper bien davantage que les Asclépiades, ces fameux Médecins, qui ont été en possession de l'art de guérir les maladies pendant les huit siècles écoulés entre Esculape & Hippocrate.

Quand on connoît l'antiquité, & qu'on lit les Histoires modernes de l'Anatomie & de la Médecine ; on croiroit presque que leurs Auteurs ont pris à tâche de perpétuer les préjugés, pour décorer la Médecine & les Médecins de je ne sçais quel honneur, à l'exclusion des Philosophes Moralistes & Instituteurs de la jeunesse. Parce que depuis deux siècles les Médecins sont presque les seuls qui étudient l'économie animale, on a voulu transformer en Médecins, la plupart des Dieux, des Héros & des Philosophes de l'antiquité. Si on en croit ces Historiens, Jupiter-Hammon, Bacchus, Prométhée, Cybele, Latône, Diane, Pallas, & une infinité d'autres Dieux & Déeses,

sont les Inventeurs de la Médecine. Mais quand on jette les yeux sur les monumens de leurs inventions & de leurs découvertes, on voit que ces prétendues Divinités, n'étoient que des peres & meres de familles, ou des rois, qui apprenoient avec soin à leurs enfans & à leurs sujets, les connoissances les plus nécessaires dans la vie économique & civile: connoissances dont on abandonne aujourd'hui la propagation, à une espece de tradition vulgaire, quoique l'étendue & la perfection que le temps leur a données, les rendent capables de former la base du plan économique & civil de l'éducation. A entendre ces mêmes Historiens, les Taaut, les Zoroastre, les Chiron, étoient des Médecins de profession: & dans le vrai, ces trois célèbres personnages n'étoient rien autre chose que les Instituteurs les plus célèbres de la premiere antiquité, que les monumens nous ont fait connoître. Les Princes & les Héros, qui ont été leurs disciples, figurent encore dans les Histoires de la Médecine. On y voit Jason, Achille, Ulyffe, Palamede;

que dis-je, presque tous les personnages célèbres de l'antiquité originaire. En lisant ces Histoires, il semble presque voir deux facultés de Médecine aller faire la conquête de la Toison d'or, & faire le sac de Troie. Quelles sont donc les preuves que ces prétendus Médecins ont données de leur science & de leur habilité? Le soin qu'ils prenoient de conserver leur santé & celle de leurs soldats; l'ardeur qu'ils témoignaient pour la perfection des facultés naturelles; le pansement grossier de quelques plaies: c'est-à-dire, que ces Héros avoient puisé dans l'école de Chiron, des connoissances physiologiques, qui ne devoient jamais manquer dans un pere de famille, dans un Prince, & sur-tout dans un Général d'armée. Homere lui-même, l'immortel Homere, ne paroît dans les catalogues des premiers Médecins, que parce que de descriptions anatomiques, il a sçu faire des tableaux très-poétiques, & plus parlans que ces tableaux d'imagination, dont un Poète doit se contenter, s'il n'a reçu qu'une éducation métaphy-

sique ; que parce qu'il a sçu tirer la sublime & profonde Morale des loix de la nature humaine.

Cette maniere fausse & ridicule d'écrire l'Histoire de la Médecine, a été suivie, même à l'égard des temps qui nous sont plus connus. On voit Thalès, Pythagore, Empedocle, & les Philosophes leurs contemporains, à la tête des Médecins Grecs des temps historiques anciens. On leur fait honneur d'avoir introduit le raisonnement dans la Médecine. Hippocrate, qui vint après eux, sépara, dit-on, cet art de la Philosophie : & cependant ils citent un grand nombre de Philosophes Médecins, qui ont paru depuis dans chaque secte : Democrite entre autres, Platon, Aristote, & le plus grand nombre des Sophistes. Socrate à été excepté. Il abandonna, dit-on, la Physique, pour se donner tout entier à la Morale. Pour sentir toute la fausseté & le ridicule de ce système, il n'est besoin que de jeter les yeux sur les dépôts originaires des monumens de l'Histoire de ces prétendus Médecins : cependant ces erreurs & ces préjugés

ont été répandus depuis quelques années dans un grand nombre d'Ouvrages des plus célèbres : & ces copies informes de l'antiquité, sont autant de voiles qui cachent de plus en plus aux Instituteurs, aux Moralistes & aux Politiques, les grands modèles qu'ils ont à suivre : ce sont autant d'autorités, qui tendent à perpétuer les plans anti-physiques d'Education & de Morale. Thalès, Pythagore, & les autres Philosophes de l'antiquité, n'ont jamais étudié que la Médecine morale, qu'ils exerçoient, tantôt comme Instituteurs de la jeunesse, tantôt comme Politiques : ces deux qualités ne désignaient le plus souvent alors que les doubles fonctions des Philosophes. Ils étudioient la nature humaine, pour connoître les causes & les effets des sensations, des passions, des habitudes & des actions morales ; pour découvrir les moyens de perfectionner les facultés de l'homme, & en corriger les vices. En réunissant en corps toutes les connoissances que l'observation & l'Anatomie leur procurerent, ils lui donnerent le nom de *Physiologie*, ou

de *Science de la Nature* ; & ils firent de son étude, la première & la principale partie de leur philosophie : ils songeoient si peu à travailler pour la Médecine clinique dans leurs recherches, que quelques-uns de ces prétendus Médecins Philosophes, ont formellement condamné l'usage de cet art. Platon étoit de ce nombre ; & cependant Platon, ainsi que Socrate son maître, n'en ont pas moins étudié la science de la nature humaine. Celui-ci, il est vrai, ne perdoit pas son temps à la recherche des premières causes physiques : il tâcha au contraire de faire voir aux Sophistes qu'elles étoient au dessus de la portée de l'esprit humain : mais les causes éloignées des phénomènes sensibles de l'économie animale furent le principal objet des études de Socrate : & c'est aux progrès qu'il fit dans cette étude, & à l'usage qu'il fit avec tant d'éloquence de ses connoissances physiologiques, qu'il dut ses grands succès dans la Médecine morale. Sans ces connoissances, jamais Socrate n'auroit été regardé comme le plus grand Moraliste, comme le

Pédagogue du Genre Humain.

Pendant que les Philosophes de la Grèce jetterent les fondemens de la Physiologie, & qu'ils érigerent en art l'éducation, l'instruction des hommes & la correction de leurs mœurs, la Médecine n'étoit encore qu'un pur empirisme chez les Asclépiades, ou les descendans d'Esculape. Cette Médecine, plus économique encore que civile, & la Médecine morale des Philosophes, étoient les seules d'usage, lorsqu'Hippocrate érigea la Médecine en art sur des fondemens que toutes les forces du charlatanisme ne pourront détruire : mais bien loin qu'Hippocrate ait désuni la Philosophie de la Médecine, comme on le dit communément ; ce grand génie réunit au contraire la Philosophie, ou la Physiologie à la Médecine du corps, comme les Philosophes avoient fait à l'égard de la Médecine de l'esprit.

Les principes sur lesquels les Philosophes de la Grèce fonderent l'art de l'Education & la Morale, sont trop importans, & trop peu suivis, pour ne pas nous arrêter un moment.

Dans leurs grandes opérations , ces Philosophes ne purent avoir que deux guides , ou principes ; l'expérience & la raison ; ou les connoissances acquises immédiatement par l'usage des sens , & l'intelligence qui compare ces observations , pour en tirer des regles & pour en faire l'application. En approfondissant leurs systêmes , nés du différent usage de l'expérience & de la raison , nous pourrions les ranger sous trois classes , comme on a rangé ceux des Médecins ; nous pourrions reconnoître trois sortes d'Instituteurs & de Moralistes ; les Empiriques , les Dogmatiques & les Méthodistes. Les Empiriques ont consulté l'expérience. Tout , jusqu'aux effets des alimens les plus ordinaires , des mouvemens de chaque organe , des actions les plus indifférentes en apparence , des sons les plus légers , des syllabes & des lettres même , tout dis-je , fut l'objet de leurs observations ; & chaque expérience leur servoit au besoin. Quand on en eut recueilli un certain nombre , on en composa des méthodes ou des plans généraux ,

généraux , applicables aux sujets qu'on vouloit réunir. Mais bientôt on sentit les inconvéniens des systêmes de ces Méthodistes. Des génies heureux reconnurent que dans l'Education & la Morale , comme dans tous les autres arts , il falloit se conduire d'après les circonstances particulières : ils travaillèrent à réunir toutes les observations & les expériences qu'on avoit déjà faites : ils en tirèrent des regles ; ils en formerent une science ; & ils travaillèrent à la faire valoir dans les cas particuliers. L'on peut donner le nom de Dogmatiques aux auteurs de cette grande opération. Les Méthodistes , effrayés du grandnombre de ces observations & de ces regles , prétendirent abrégér l'art par différentes méthodes , auxquelles chacun voulut plier l'homme.

L'art de l'Education & la Morale ont commencé par l'expérience ou l'empirisme , comme la Médecine. Les premiers Instituteurs & Législateurs , ceux des temps originaires ont été des Empiriques , tels que les Médecins leurs contemporains. Mais l'empirisme des premiers se

perfectionna bien plus promptement que celui des seconds , & se changea en méthode. Minos , & après lui Lycurgue , pourroient bien être regardés comme les premiers Instituteurs & Législateurs méthodistes , & comme les Inventeurs des plans d'Éducation & de Morale , du moins chez les Grecs. Non seulement ils firent entrer l'éducation dans leurs Institutions civiles ; mais encore ils ne dressèrent réellement qu'un plan pour l'éducation des enfans & le gouvernement des citoyens. A Lacédémone , ainsi qu'en Crete , l'Etat se chargea de l'éducation des enfans , sur le plan que ces deux Législateurs avoient tracé. Il falloit que tous les enfans s'y pliaffent : & si quelqu'un étoit trop foible pour supporter l'effet violent des agens dont l'usage étoit prescrit par le plan ; cette considération n'arrêtoit point : on se débarrassoit de l'enfant , en le jettant dans une fondrière : on ne vouloit des hommes que d'une sorte à Lacédémone ; dans les lieux publics destinés à l'éducation , on ne connoissoit qu'un procédé pour les former.

Il n'est point de Méthodiste qui n'ait été obligé depuis , de prendre ainsi des partis plus ou moins violens , pour asservir indifféremment les élèves à son plan. Ici c'est leur santé ; là c'est leur esprit ; ailleurs c'est leurs mœurs qu'il faut sacrifier , pour suivre les plans brillans qui depuis ce temps se sont succédés & détruits mutuellement.

Mais les autres Grecs n'imiterent point les Crétois ni les Lacédémoniens dans leurs Institutions. L'empirisme d'éducation se perfectionna dans leurs écoles & dans leurs gymnases , peu de temps après l'établissement des Jeux Olympiques : & long-temps avant qu'Hippocrate réduisît l'empirisme médicinal en dogmatisme , l'éducation s'étoit changée en un art qui avoit pour objet d'appliquer les alimens , les exercices & les sciences à la constitution des sujets. Nous voyons que cette révolution étoit déjà faite dès le temps de Solon ; peut-être même pourroit-on lui en faire honneur. Pour donner de nouvelles Loix aux Athéniens , ce Philosophe étudia leur constitution phy-

fique & morale avec la plus grande application : & ce fut sur la notion qu'il s'en forma, qu'il rédigea son code, qu'il en soutint l'exécution, & qu'il régla toutes les opérations de sa politique. Croyez-vous, lui dit quelqu'un, que vos Loix soient les meilleures qu'on ait pu donner aux Athéniens ? Non, dit ce Philosophe : mais ce sont les meilleures qu'ils ayent pu recevoir.

Ce grand Législateur étoit persuadé que le seul moyen d'assurer l'exécution des meilleures Loix faites pour le bonheur d'un peuple, étoit d'y plier les hommes dès le berceau. Il étoit persuadé que le gouvernement économique & scholastique devoit être l'apprentissage du gouvernement civil. Rempli de ces idées, il fit un point capital de l'Education de la Jeunesse. Les Loix qu'il prescrivit pour la régler, avoient deux objets : le premier étoit de donner de la force & de la vigueur aux organes, par la frugalité & par tous les exercices gymnastiques : & le second étoit d'orner l'esprit & de former les mœurs,

par l'éloquence. Cet art n'étoit alors que la Philosophie, dont l'usage se communiquoit par une prosodie chantante, par la poésie & par la musique. Solon distribua les élèves en deux classes ; la première, qui recevoit les enfans, ou *Paidès*, depuis sept ans jusqu'à dix-huit : & la seconde, qui occupoit les *Ephèbes*, depuis dix-huit jusqu'à vingt. Il ne leur prescrivit pas un plan pédantesque d'alimens, d'exercices & d'études, comme Lycurgue avoit fait aux Lacédémoniens : il se contenta de leur donner des maîtres pour chaque genre de science & d'exercice, & de les soumettre à des officiers, qui devoient en faire l'application au tempérament, au génie, aux mœurs de chacun d'eux, & aux circonstances où chacun se trouvoit. Le *Cofmete* étoit comme leur Gouverneur & leur Instituteur ; il veilloit sur leur instruction & sur leurs mœurs. Le *Gymnaste* ou *Gymnastarque* étoit le premier maître des exercices : il en étudioit les propriétés, relativement à la santé & à la vigueur qu'ils pouvoient donner au corps en général,

& à chaque organe en particulier : & il étoit chargé d'en faire l'application à la complexion de chaque élève. L'un & l'autre avoient à leurs ordres une foule d'officiers subalternes , pour exécuter les plans particuliers qu'ils dressaient pour chaque élève.

Ce nouvel art d'Education , que la Physiologie , plus cultivée & mieux connue fit naître , produisit de nouveaux prodiges. La barbarie , introduite dans la Grece par l'invasion des Héraclides , avoit éteint la race des Héros : mais le renouvellement de l'art de l'Education & de la Morale , après le rétablissement des Jeux Olympiques , donna naissance à une nouvelle race d'hommes , aux Athletes , supérieurs aux prétendus Héros de la nature. Voulons-nous voir quel étoit l'art de ces nouveaux Instituteurs : quels étoient leurs motifs & leurs vues ? Suivons leurs élèves , des écoles & des gymnases , aux jeux olympiques & aux autres jeux de la Grece , pour disputer une couronne d'ache , de laurier , ou de quelqu'autre plante aussi méprisable par elle-même. Qu'elle étoit donc la grande récompense at-

tachée à cette couronne , qui inspiroit tant d'ardeur à tous les Grecs , depuis l'artisan jusqu'au monarque ? la gloire & l'honneur. Les vainqueurs d'Olympe prenoient place dans un rang mitoyen entre les hommes & les dieux. Quel étoit le mérite capable d'élever en quelque sorte l'homme au dessus de la nature humaine ? Une vigueur de corps & d'esprit , qu'il semble que la nature refuse , & que l'art seul peut donner. Quels étoient ces spectacles brillans , qui rassembloient toute la Grece dans un lieu ? Des jeux , des exercices gymnastiques & littéraires , des combats : le prix étoit réservé par-tout à celui qui sçavoit mieux courir ; qui sçavoit faire voler un char avec plus de sûreté ; qui sçavoit lancer un javelot avec plus de force ; qui sçavoit mieux se servir des armes naturelles & artificielles ; qui sçavoit mieux animer les sens ; qui sçavoit mieux peindre les objets à l'entendement ; qui en un mot , paroissoit supérieur à tous les hommes , par la force & l'adresse de ses organes , par l'activité & la précision de son esprit. Les avantages que

la patrie se propoſoit de retirer de ces talens diſtingués , étoient bien capables de la dédommager au centuple des récompensés qu'elle leur donnoit. Les vainqueurs des jeux , étoient regardés comme les hommes les plus propres à défendre leurs compatriotes , à les instruire & à les gouverner ; à offrir aux dieux les vœux & les prières , & à chanter leurs bienfaits.

Les Grecs , & principalement les Athéniens , instruits avec tant d'art , devinrent bientôt les premiers hommes du monde : & cependant ils n'avoient encore pour Médecine qu'un empirisme fort borné. Cette espece de contrariété , ne peut surprendre que ceux qui ignorent l'histoire de la dégradation de l'humanité. La bonne constitution que les Anciens devoient à leur excellente éducation , rendoit la Médecine presque inutile : & d'après ce que nous apprennent les monumens de cette histoire , on peut donner comme une regle , que l'utilité de la Médecine est chez chaque nation , en raison de la mauvaise Education qu'on y donne. Les Philosophes de ces temps , Platon entre

autres , nous apprennent en effet que la Médecine ne devint un art que quand les abus se glissèrent dans celui de l'Education , & qu'on regarda la Médecine civile , comme une innovation dangereuse : cependant il s'en faut bien encore que la Médecine d'Hippocrate eût ce luxe & cette complication , qu'on reproche à la Médecine moderne.

Quand ce divin vieillard parut , les Sophistes étoient en possession de l'Education Littéraire ; & les reproches si multipliés que Socrate , ou plutôt Platon , leur fait continuellement , prouvent qu'en effet ils y avoient introduit des abus très-nombreux & très-dangereux. Pour faire briller leur esprit , ils négligeoient l'observation , & traitoient l'économie animale d'après leur imagination : & Socrate sans cesse travailla à les ramener à l'expérience. Oubliant les sages maximes de Solon , ils étoient devenus méthodistes , & prétendoient assujettir leurs élèves à leurs plans généraux & imaginaires. Quelque peu d'envie que j'aye d'entrer ici dans aucun détail , je ne puis m'empêcher

de rappeler le reproche que leur fait à ce sujet Socrate, ou plutôt Platon son organe. C'est une autorité trop respectable & trop concluante contre les préjugés qui s'opposent au renouvellement de l'art de l'Éducation, pour ne pas la présenter ici.

Platon, voulant faire appercevoir au jeune Phedras que l'art des Sophistes étoit trop vague pour être utile, compare son exercice à celui de la Médecine : imaginons, lui dit-il, un homme qui s'en iroit trouver Eryximaque (fameux Médecin de son temps) ou son pere, & qui leur diroit : je connois les remedes propres pour échauffer, pour rafraîchir, pour procurer les différentes évacuations ; en un mot, je possède un grand nombre de recettes ; & je me crois très-capable de pratiquer & d'enseigner la Médecine : ces Médecins ne manqueroient pas de lui demander, s'il sçait de plus à quelles fortes de maladies tels & tels remedes conviennent ; dans quelles circonstances & en quelle dose il faut les donner. S'il répond qu'il n'en sçait rien ; mais que l'usage l'appren-

dra à ses disciples : ils le regarderont sans doute comme un fou, de se croire Médecin, sans avoir aucunes connoissances des principes de l'art. Telle seroit aussi la réponse, dit Platon, que les éloquens Adraсте & Periclès ne manqueroient pas de faire, si on leur parloit de tous ces préceptes que les Sophistes donnoient pour l'art de la Rhétorique, sans se mettre en peine d'enseigner l'usage qu'il en faut faire, le temps & le lieu de les mettre en œuvre, & les moyens d'en composer un tout. Pour sentir toute la force de ce passage, qui est le texte de tout ce que Platon a dit dans ses Dialogues sur l'Éducation ; rappelons ce que nous avons déjà observé, que par le mot *Rhétorique*, on entendoit alors, à peu près ce que nous entendons aujourd'hui par *Éducation Littéraire*. Les Instituteurs de ces temps conduisoient leurs élèves par l'éloquence ; & ils leur apprennoient à conduire les hommes par le même moyen. Reprenons le fil de notre histoire.

Je ne prétends point enlever à Hippocrate l'honneur qu'on lui a

fait dans tous les temps, de le regarder comme le fondateur de la Médecine dogmatique ; je veux dire de cet art qui s'occupe du rétablissement de la santé, par des moyens correspondans à toutes les circonstances de la maladie & du malade : mais j'observerai que l'empirisme, qui prend les faits tout isolés, n'a pu s'élever à cette grande combinaison, sans avoir produit auparavant, comme l'art de l'Education, quelque méthode, qui généralisât les observations, & les rapportât à certains chefs, d'une manière imparfaite : & c'est à l'art de l'Education que la Médecine dut ce degré d'élévation où elle monta avant Hippocrate. Herodicus, maître d'un gymnase, observa que la santé de ses élèves étoit ordinairement aussi constante, que leur vigueur & leur adresse étoient supérieures à celles des autres hommes. Il attribua l'un & l'autre de ces précieux avantages à l'exercice continuel de leurs organes. Rempli de cette idée, il crut que la Gymnastique pouvoit également servir au rétablissement de la santé, à

sa conservation, & à la perfection des facultés naturelles. Il en fit l'essai sur lui-même ; & il fut assez heureux pour parvenir à une longue vieillesse, avec une maladie mortelle & incurable. Herodicus exerça ce nouvel art, se fit une grande réputation : & Platon le regardoit comme l'auteur de la Médecine de son temps, qui avoit succédé à l'empirisme d'Esculape. Hippocrate, qui fut son disciple, n'a donc passé comme le fondateur de la Médecine, que parce qu'il surpassa son maître par de plus grands succès dans sa pratique, & par ses Ouvrages immortels : ou plutôt Herodicus n'inventa qu'une méthode de guérir, en appliquant à la Médecine les agens de l'Education, & principalement les promenades, les courses, la lutte, les frictions, les fomentations, les boissons & le régime : mais Hippocrate fonda l'art même de la Médecine, en y faisant entrer tous les agens & tous les principes que l'expérience & la raison avoient appris & suggérés.

En complétant la Médecine, Hippocrate laissa l'économie animale

Brachmanes des Indes , tendoit à rendre l'ame moins docile aux loix de la Physique : mais les Grecs , si amateurs des systêmes , ne s'en servoient guere que pour faire briller leur esprit , & ne les prenoient point pour regle de leur conduite ; & les Philosophes de l'Académie ne donnoient pas moins d'attention aux loix de l'économie animale , que ceux des autres sectes , qui contredirent leurs principes. Platon ne vouloit pas qu'on dressât l'homme méthaphysique , sans travailler en même temps à dresser l'homme physique. Il regardoit même les préfectures de Musique & de Gymnastique , comme les emplois les plus importants de la cité.

C'est cette éducation réglée avec tant d'art , qui a procuré aux arts & aux sciences chez les Grecs , des progrès qu'ils n'ont faits chez aucun autre peuple. C'est la Morale qui en a été la suite , qui a fait des Grecs les plus excellens modeles de l'humanité. De toutes les nations qui les ont imités , il n'en est point qui ayent mieux profité de leurs leçons

& de leurs exemples , que les Romains , qui les assujettirent. Pendant les premiers temps de leur république , les Romains eurent toujours leurs vues tournées vers la politique & l'art militaire. Le régime physique , auquel ils étoient assujettis , rendoit leurs corps presque exempts de maladies. Le régime moral qu'ils observoient , fit de chaque Romain , un tendre enfant de la patrie ; & de toute la nation , les premiers citoyens du monde. Alors l'Education n'étoit encore chez eux qu'une méthode , & la Médecine qu'un empirisme : mais les sciences pénétrant peu à peu de la Grece à Rome ; les Romains n'eurent pas plutôt connu l'art de l'Education & de la Morale , qu'ils les exercèrent sur le même plan que les Grecs.

La Physiologie fit la base ; & la Poésie , l'Eloquence , la Musique & la Gymnastique fournirent les principaux agens de l'art de former des hommes & des citoyens. L'administration & l'usage s'en faisoit principalement dans des lieux publics formés & réglés sur le modele des

Gymnases de la Grece , mais qui étoient encore bien plus spacieux & plus magnifiques. Si jamais il a été nécessaire de faire des plans pour la succession méthodique des études & des exercices ; c'étoit dans ces Gymnases , où se rendoient en foule des personnes de tout âge & de toute condition. Cependant les Romains ne trouverent point qu'il leur fût impossible d'exercer l'art de l'Education & de la Morale sur le plan des Grecs ; & ils établirent dans leurs Gymnases les mêmes officiers ; les uns subordonnés , pour présider à l'administration de chacun des agens de l'art ; les autres , vraiment Instituteurs , pour en faire l'application , à la complexion de chaque élève , & autres circonstances où il se trouvoit. L'Eloquence , la Poésie & la Philosophie , furent cultivées avec un soin extrême par les Maîtres d'Education Littéraire , qui quitterent le titre de Sophistes , pour prendre celui de Grammairiens : & leur profession devint aussi respectable , que son objet étoit étendu. La Musique & la Gymnastique ne furent pas cul-

tivées avec moins de fruit : & l'art du geste , émané de tous les précédens , opéra chez les Romains des merveilles que les Grecs même n'avoient point encore vues. Peu s'en fallut qu'il ne surpassât la parole & l'écriture , dans l'expression des pensées & des passions.

Lorsque l'art de l'Education s'établit à Rome , avec les beaux-arts des Grecs , on n'y connoissoit encore que cette Médecine économique , si vantée par Caton , ce grand détracteur de la Médecine civile & des Médecins. Cependant les Andronic , les Métrodore , les Polybe , avoient déjà fait briller dans cette ville les merveilleux effets de l'Education : déjà ils avoient contribué prodigieusement à changer les mœurs des Romains : déjà les Gracches , les Plaute & les Terence , leur avoient fait sentir la force de l'Eloquence & de la Poésie : déjà les Scipion , les Varron , les Hortensius , les Ciceron & les Cesar , avoient reçu cette solide Education , qui leur fit connoître les loix de la nature , & qui les mit en état de conduire les hommes , plus

par la *Philosophie* & par la parole, que par les armes; & cependant la Médecine civile ne s'établit à Rome, que dans le temps que ce dernier donna droit de bourgeoisie aux Médecins. Dans cette révolution, l'art de l'Education fut encore le canal qui répandit les eaux salutaires de la Médecine sur les Romains. Ce fut un Rhéteur, c'est-à-dire un Instituteur de la jeunesse, qui fonda cet Art à Rome. Asclepiade de Pruse, s'étoit établi dans cette ville pour enseigner la Rhétorique: & quoiqu'il ignorât les grands principes de la Médecine des Grecs, il s'érigea en Médecin: & il fonda une école, qui a été le berceau de la Médecine des Romains, & le germe des différentes méthodes qu'ils ont substituées à la Médecine dogmatique des Grecs. Asclepiade, qui n'avoit que des connoissances bornées dans cet art, y fit ce que Minos & Lycurgue avoient fait dans celui de l'Education, & ce que Herodicus avoit déjà fait dans la Médecine des Grecs. Il rapporta les causes des maladies à certains chefs; & borna leur traitement à l'usage mé-

thodique des agens de l'art de l'Education. Il tira la théorie de sa Médecine, de la Physiologie de Démocrite & d'Epicure: il en tira la pratique, de l'art des Athletes & de celui des Rhéteurs. Il posa ceci sur six colonnes: la diete, l'usage du vin, les frictions, la promenade, la gestation, & les discours persuasifs. L'administration de chacun de ces moyens étoit l'objet d'un art particulier. Les Anciens, fort observateurs, avoient établi des formules & des regles sur les choses que nous regardons comme les plus uniformes & les plus indifférentes. Au reste il ne paroît pas qu'en se donnant à la pratique de la Médecine, Asclepiade ait renoncé à celle de l'art de l'Education & de la Morale. Il se donna toujours d'une maniere particuliere à la Médecine préservative, qui en est la principale partie; & il se croyoit sûr sur des préceptes qu'il en donnoit, qu'il osa défier la Fortune de le rendre malade: & il gagna cette espece de gageure.

Toutes les parties de l'art de l'Education & de la Morale, entées sur

le tronc de la science de la nature, firent encore des progrès entre les mains des Romains réunis aux Grecs : mais il n'y a rien de plus stable dans les arts & les sciences, que dans toutes les autres productions des hommes. Les controverses nées de la contrariété des opinions chez les Philosophes de la Grece & de Rome, offrirent un champ libre à l'imagination : & on perdit l'expérience de vue. D'un côté, les nouveaux Platoniciens voulurent tirer les principes de la Morale, de leur distinction des idées innées ou intellectuelles, & des idées sensibles. Persuadés que les premières étoient un don immédiat de la Divinité ; & que les secondes étoient des vices que toute la puissance divine n'avoit pu détruire ; ils ne s'occupèrent plus que de la recherche des moyens de faire cette séparation, pour dégager l'ame des sens, & l'unir à la Divinité. Delà les progrès de cet art célèbre sous le titre de *Magie Théurgique*. Dans l'exercice de cet art, l'imagination seule travailloit. Qu'arriva-t-il ? Toutes les forces de la réflexion étant

dirigées sur le cerveau, dans les climats brûlans de l'Asie & de l'Afrique, cet organe se trouva bientôt vicié ; il entra dans une espece d'irritation convulsive : & un délire philosophique devint une maladie épidémique répandue sur toutes les nations. Plusieurs écoles, il est vrai, & particulièrement celles des Stoïciens & des Peripatéticiens, soutinrent avec ardeur le système de la nature : mais trop occupées à défendre le principe, elles négligèrent l'observation, qui devoit en apprendre toutes les suites : & l'Education & la Morale, considérées comme un art, commencerent à s'altérer chez les Grecs & chez les Romains, avant qu'il eût reçu toute la perfection que l'expérience & l'industrie peuvent lui donner.

Les Athletes de leur côté, dégénérèrent de leur ancienne discipline : oubliant les premières vues qui avoient donné naissance à leur état ; ils en bornerent l'objet, à se faire une masse informe de chair, inutile à l'Etat & souvent à eux-mêmes : négligeant de tempérer les effets de l'éducation physique par ceux de

L'Education Littéraire, ils contracterent des vices, qui se répandirent jusque sur leurs compatriotes.

La chute totale de l'art de l'Education & de la Morale, auroit bientôt suivi les efforts du fanatisme des Philosophes, & de l'imbécille férocité des Athletes, sans les plumes eloquentes qui firent triompher les vérités. & les vertus du Christianisme, des erreurs monstrueuses & des vices honteux du Paganisme. Le système des idées innées fit naître successivement une infinité d'enthousiastes, qui, d'après les chimères & les visions de Simon le Magicien & de Manès, se répandirent dans l'Eglise Chrétienne & dans les écoles des Mages & des autres Philosophes : & comme le plus grand nombre des Hérésies qui désolèrent l'Eglise, avoient pour principes des erreurs physiologiques; les SS. Peres qui les combattirent, ouvrirent les Livres des Physiologistes, Philosophes & Médecins. En éclairant la nature comme l'aurore de la révélation, ils dissipèrent les nuages dont on vouloit couvrir ce soleil : & c'est principalement aux connoissances

connoissances de Physiologie, que les S. Basile, les S. Augustin, les S. Grégoire & les anciens Ecrivains Ecclésiastiques les plus célèbres, durent leurs succès & leur réputation; de maniere que la science de la nature & celle de la parole de Dieu, furent les deux bases de l'Education & de la Morale Chrétiennes, dans les plus beaux siècles de l'Eglise. C'est cette méthode d'étudier la Religion, qui a encore fait voir aux Historiens de la Médecine, tant de Médecins parmi les anciens Théologiens, qui ont cru qu'il n'y avoit pas de plus sur moyen de prouver la réalité, & de démontrer l'usage des loix surnaturelles, que de les mettre en parallèle avec celles de la nature.

L'art de l'Education, que les SS. Peres & les Philosophes Péripatéticiens & Stoïciens avoient soutenu contre les efforts du fanatisme, ne put se soutenir contre les préjugés & la barbarie des peuples qui détruisirent l'Empire Romain. L'occupation qu'ils donnerent aux Romains, ne laissa plus de temps aux observations & aux expériences. On conserva quelques principes des

Anciens : mais la prévention & l'intérêt ne permirent même pas à la raison d'en faire l'application. On voulut suppléer à toutes les facultés de l'esprit, par un nouveau plan d'Education & de Morale, qui en bernoit les fondions à recueillir des autorités par la mémoire ; & à en créer par l'imagination. Dans cette funeste révolution, l'art se perdit entièrement ; & il ne fut remplacé que par une routine, plus capable d'exclure la science & la vertu, que d'établir leur regne. Un empirisme grossier présida à la santé ; un despotisme cruel régla les mœurs formées dans la barbarie ; & le pédantisme n'enseigna que l'art de beaucoup parler sans rien dire.

Cependant l'extinction des sciences ne fut pas totale. Les Arabes, les plus fanatiques des barbares qui démembrement l'Empire Romain, avoient toujours témoigné du goût pour la Médecine économique & pédagogique. Bien-loin que cette science fût proscrite par la Loi de Mahomet ; ce prétendu Prophete l'indiqua & l'enseigna lui-même, comme une

partie de l'art qui se propose de faire des hommes sains & religieux : & lorsque sous son successeur Omar, les cruels Arabes condamnerent au feu les Livres de la magnifique & grande Bibliothèque d'Alexandrie ; ceux de Médecine trouverent grace : mais ce qui mérite bien d'être observé, ce ne fut point pour servir à fonder la profession de Médecin, que ces Livres furent recueillis ; mais seulement pour éclairer la partie de l'Education Littéraire, qui se propose de faire connoître à tout homme les agens de la santé & des mœurs. Ces Livres furent déposés dans les écoles sacrées que les Califes fonderent dans leur mosquées : le plan de l'Education Arabesque n'embrassa comme auparavant, que trois points : l'étude de la Grammaire, celle de la Loi, & celle de la Médecine économique. Ce ne fut que plus d'un siècle après, que la profession de Médecin se forma dans ces écoles, sous la dynastie des Abassides ; lorsque les Califes Almanzor & Almamon firent traduire les Livres de Médecine clinique, & favorisèrent les Médecins ; & sur-

52 *Education & Morale*

tout lorsqu'aux mosquées on joignit des hôpitaux.

Les Juifs qui, depuis leur dernière dispersion, n'avoient plus que les ressources de l'industrie pour subsister, se donnerent également aux sciences & au commerce. Ils se firent un plan d'Education & de Morale nationales, qu'ils s'appliquerent à faire correspondre à la forme de l'écriture Sainte, plus qu'à son esprit & à l'ordre de la nature. Il étoit nécessaire que quelques peuples s'écartassent de la voie naturelle, pour démontrer aux autres hommes les suites des égaremens de l'esprit. De tous les plans d'Education & de Morale de l'antiquité, il n'en est point où la Physiologie figure moins que dans celui des Rabbins. L'imagination y faisoit tout; & l'observation presque rien. Aussi n'y a-t-il point de sorte de sçavans qui ayent produit des idées plus absurdes & plus extravagantes que ces Docteurs: la Physiologie même des Livres saints, ne devint entre leurs mains, qu'un tissu de merveilles chimériques. Mais la Littérature des Juifs suivit la même révolu-

tion que celle des Arabes. Ces peuples dispersés, trouvant leur compte dans les expéditions militaires, profitèrent de celles des Arabes, pour se répandre avec eux: & comme ils avoient à peu près les mêmes mœurs & la même Langue, ils se donnerent comme eux, à l'étude de la Physiologie, pour l'exercice de l'art de l'Education & pour celui de la Médecine. Alors leurs Rabbins devinrent aussi Physiologistes que les Arabes; & leurs idées gigantesques & chimériques, se réduisirent & s'épurèrent au ton de la nature, dans les Ecrits de plusieurs de ces Docteurs, aussi judicieux que sçavans, & principalement dans ceux d'Abenezra & de Maimonides. En un mot ces Arabes si connus par leur ignorance & par leur grossièreté; ces Juifs si méprisés par leurs superstitions; ces deux peuples enfin si détectés par leur fanatisme, parvinrent cependant à se faire une méthode d'étudier, qui partoît de la science de la nature. Ils établirent à peu près le même ordre dans leurs études, que les Grecs & les autres nations les plus sçavantes. Il n'y a ici lieu

d'étonnement que pour les esprits tout dévoués à la Métaphysique, qui ont oublié que tel est le plan, que telle est la marche de la nature. Les Sauvages mêmes, les Sauvages n'en connoissent pas d'autres. Le soin du corps fait chez eux la première & presque la seule partie de l'éducation de leurs enfans. Ces hommes, qui ne connoissent point nos superfluités, ont pourtant une Médecine supérieure à celle qu'on reçoit dans le plan ordinaire de nos études. Mais n'interrompons point la progression successive des connoissances qui nous sont parvenues, pour chercher des exemples chez des peuples, à qui nous serions fâchés de ressembler à aucun égard.



PRÉCIS HISTORIQUE

*Sur le Renouveau & les Progrès
de l'Art de l'Education & de
la Morale en France.*

APRÈS plusieurs siècles de barbarie, l'aurore des sciences parut dans l'Occident: & les Italiens & les François sont ceux qui contribuerent le plus à faire naître cette révolution en Europe. Les circonstances de ces temps établirent dans les mœurs une contradiction qui demanda un double plan d'éducation. D'un côté les Nobles, tout dévoués à l'art militaire, & ne respirant que le sang & le carnage, ne s'occupèrent que de l'art de fortifier les organes, pour se rendre supérieurs à leurs ennemis. Les Ecclésiastiques au contraire, entièrement dévoués à la contemplation des choses célestes, regarderent la mémoire & l'imagination comme les principales fonctions & les premières prérogatives de l'homme. Mais tout barbares que devinrent les hommes dans ces temps d'ignorance;

ils ne purent encore s'écarter bien loin de la nature. Des exercices grossiers, sans règle & sans art, firent presque toute l'occupation des Laïques, chez les premiers peuples du Nord qui ont fondé les Monarchies actuellement existantes en Europe : la vigueur de la nature faisoit tout leur mérite : ils ne connoissoient ni la force ni l'adresse de l'art. Des compilations informes & des leçons mal digérées, firent presque toute l'occupation des Ecclésiastiques. Cependant si les autorités & les produits de l'imagination faisoient toute leur science, du moins ils conservèrent dans leur plan la théorie de l'éducation physique. Chez ceux-ci comme chez ceux-là, des connoissances vagues & générales sur la nature humaine, firent la première partie de l'art de l'Education : & ce que nous distinguons aujourd'hui sous les titres d'éducation physique, morale & littéraire, ne faisoit qu'un tout, dont les parties étoient liées par les rapports que l'esprit put saisir dans ces temps de grossièreté.

Il paroît que les premiers Rois de France voulurent imiter les Jeux du Cirque, si célèbres chez les Romains. Il paroîtroit même qu'il faudroit remonter jusqu'aux regnes de la première Race, pour trouver l'origine de notre Prosodie & de notre Musique, dans la décadence de celles des Romains : mais les monumens ne jettent que de foibles lueurs sur ces temps jusqu'à Charlemagne, qui s'assujettissant presque toute l'Europe, rétablit l'Empire d'Occident. Les expéditions militaires occupèrent presque sans cesse les Nobles, sous le regne de ce grand conquérant. Cependant ce prince aima les Lettres : & pour les faire fleurir, il tourna ses vues principalement du côté de la Langue, de la Musique, de la Chronologie & de la Jurisprudence civile & ecclésiastique. On dit qu'il voulut aussi rétablir la Médecine : mais quand on examine les monumens qu'on cite à cette occasion ; on trouve qu'il ne s'agit encore ici que de la Médecine économique ; & que la Médecine considérée comme une profession civile,

étoit alors en France entre les mains des Juifs.

Quoiqu'il en soit, la révolution que voulut opérer Charlemagne dans l'art de l'Education & dans la Morale, n'eut que des effets bien bornés. On avoit oublié les découvertes des Grecs dans la science de la Nature : & ce que ce prince & ses successeurs firent sans la Physiologie, démontre jusqu'où les hommes peuvent s'égarer, quand l'imagination se charge seule de tracer le plan des sciences. Les organes même des hommes du Nord n'avoient pas encore cette sensibilité & cette activité nécessaires pour recevoir l'action des agens de l'Education & de la Morale Grecques & Romaines. Il falloit que chez ces hommes glacés, les efforts de la réflexion redoublés avec art, fissent sur l'organe du sens intérieur, ce que la chaleur du climat fait naturellement chez les peuples Méridionaux. Aussi les progrès des sciences furent-ils plus rapides en Italie : & c'est dans les Monastères que nous devons en suivre le cours. On a reproché aux Moines de s'être ingérés dans la pratique de la

Médecine & des autres professions civiles ; & l'on n'a pas fait attention qu'on leur a reproché par-là d'avoir suivi la marche de la nature, & d'avoir rendu les plus grands services à l'humanité. Les premiers Moines qui étudierent la Médecine dans le moyen âge, ne songeoient à rien moins qu'à se faire Médecins. A l'exemple des SS. Peres, ils cultivoient la Physiologie, comme le fondement & la base de la science des Mœurs & de la Religion. S'ils pouffoient leur étude jusqu'à la Médecine même, ce n'étoit que pour régler le régime monastique. Aussi voyons-nous que la plupart des Regles Religieuses & des Ouvrages des Moines de ces temps, sont fondés sur les connoissances & sur les préjugés de la Médecine du siècle où chacun a paru : & quoique la science de la nature humaine ait fait partie des études monastiques, peut-être, depuis l'Institution des Ordres Religieux jusqu'au quinzieme siècle, les Historiens de la Médecine ne pourroient citer qu'un bien petit nombre de Moines Médecins de profession. Ce n'est pas même dans

les Monasteres qu'ils les trouveroient. Ceux des Moines qui se donnoient à cette profession, les abandonnoient pour vaguer dans le monde : & c'est le reproche que leur ont fait leurs Supérieurs, qui, dans le douzieme siecle, leur défendirent, non d'étudier la Médecine, comme on l'a écrit par inattention, mais de la pratiquer & de l'enseigner hors de leurs Cloîtres. La Physiologie & la Médecine économique des Moines, ne fesoit donc en effet qu'une partie du plan de leurs études morales & religieuses.

Il est vrai que ce sont les Moines qui ont été, chez les Chrétiens d'Occident, les premiers Médecins de profession. Mais cette révolution, qui paroît si hétéroclite aux Historiens de la Médecine; je la trouve aussi naturelle que toutes les autres origines de cet art, né par-tout de l'extention des études scholastiques. Dans la Grece, la Médecine avoit pris naissance dans l'école militaire de Chiron; parce que c'étoit la principale école que les Grecs ont eue dans les temps originaires. La Médecine

se renouvela en Occident dans les Monasteres; parce qu'ils étoient presque les seules écoles qui eussent un plan d'études : mais il n'en faut pas conclure que les Cloîtres ayent été de véritables écoles de Médecine. Le Mont-Cassin, Monastere de l'Ordre de S. Benoît, a été une des premières & des plus célèbres écoles du moyen âge. Les Religieux qui y enseignoient, y avoient réuni tous les Livres qu'ils avoient pu recueillir; mais tout y étoit dirigé vers le régime monastique, vers la Morale & vers la Religion. Il s'y fit des compilations de Médecine : mais ces compilations n'étoient point d'un autre genre que celles qu'on avoit faites jusqu'alors; pour donner aux peres de famille des connoissances générales sur la conservation de la santé. Ces sçavans Religieux pousserent l'étude de la Médecine aussi loin qu'ils le purent, pour leur usage : quelques-uns même se donnerent à la Médecine clinique; & parmi eux on distingue Constantin l'Africain. Par-là ils donnerent lieu à l'érection de la Médecine en profession civile : mais ce n'est

pas dans le Monastere même du Mont-Cassin que se fit cette révolution : ce fut dans la célèbre ville de Salerne, située au pied de la montagne où étoit cette fameuse Abbaye. Les Moines du Mont-Cassin contribuèrent à fonder la célèbre école de Salerne, de la même manière qu'Esculape, élevé dans l'école de Chiron, forma la Médecine civile, & donna lieu aux écoles des Asclepiades. Mais l'Abbaye du Mont-Cassin ne demeura comme auparavant, qu'une école générale, qui ne cultivoit que la Médecine économique & morale : & l'école de Salerne dut principalement sa célébrité aux Médecins Juifs & Arabes réunis aux Médecins Latins.

L'École de Médecine de Montpellier eut une origine un peu différente de celle de Salerne : mais ce fut le même génie qui présida à son érection. Elle dut son origine à des Arabes, à des Médecins formés dans les écoles des mosquées. C'est dans le douzième siècle qu'on voit la Médecine parfaitement érigée en profession civile en Europe :

mais Salerne & Montpellier étoient encore les deux seules villes où elle s'enseignoit. Toutes les autres écoles d'Occident, épiscopales ou monastiques, n'étoient que des écoles générales, destinées à l'instruction des Clercs & des Moines : je n'en excepte point celles de Rheims, de Chartres, de Paris & de quelques autres villes, où les Historiens de la Médecine ont voulu trouver des Médecins de profession. L'on n'y voit en effet que d'habiles Instituteurs, que de grands Moralistes, qui reconnoissoient que la Physiologie est la base de l'art de l'Education & de la Morale ; que de sçavans Théologiens, persuadés que l'étude des loix surnaturelles devoit être précédée ou du moins accompagnée de celle des loix de la nature. Tels étoient entre autres le célèbre Gerbert d'Aurillac, le fameux Abbon & l'Evêque Fulbert.

Les écoles épiscopales & monastiques ne pouvoient être celles des Nobles, tout occupés du métier de la guerre. Aussi voyons-nous que leur éducation a été très-négligée chez les peuples du Nord, jusqu'au

dixieme siecle : mais alors l'émulation réveilla la Noblesse de l'espece d'engourdissement où elle se trouvoit. Les Cours des Rois & de leurs Vaisseaux devinrent autant d'écoles ou plutôt de gymnases, où la jeune Noblesse fut admise, pour y apprendre à façonner ses organes & à enrichir son esprit. Une infinité de Héros s'y rendoient successivement, pour y faire preuve de leur force, de leur adresse, de leurs bonnes mœurs, des connoissances & de l'expérience qu'ils avoient acquises dans leurs longs voyages. Ces Héros prirent le titre de Chevaliers; parce qu'en effet c'étoit à cheval qu'ils faisoient leurs principaux exercices: & l'union qu'ils contracterent entre eux, donna naissance à l'Ordre de la Chevalerie. Il ne s'établit point pour eux des écoles publiques, comme dans la Grece & à Rome. La cour de chaque Chevalier fut une école où ceux qui prétendoient entrer dans l'Ordre, étoient obligés d'aller se former à son service : là les Chevaliers & leurs Ecuyers les formoient par les exercices du corps les plus pénibles;

& les Dames prenoient soin de former leurs mœurs & d'orner leur esprit. A la sortie de ces écoles domestiques, les jeunes Chevaliers & Ecuyers étoient admis avec les anciens, dans des Jeux publics, célèbres sous le nom de Tournois, pour y donner des preuves solennelles du fruit qu'ils avoient recueilli de leur éducation. Ces Tournois, quoique moins réguliers & moins magnifiques que les Jeux de la Grece & de Rome, se faisoient cependant avec tout l'apparat & la magnificence dont les Rois purent les décorer. Ces spectacles se donnoient pour la nation entiere. Le Roi, la Noblesse & le Peuple se réunissoient pour y assister & pour rendre la victoire plus honorable. Les combats s'y donnoient au son des instrumens & au bruit des acclamations. Les prix s'y distribuoient par les suffrages des Dames : & les victoires étoient chantées par les Musiciens & les Poëtes de ces temps.

Cette révolution singuliere de l'Éducation, donna naissance à une nouvelle race d'hommes, comparables aux Héros & aux Athletes de

l'antiquité. Elle est la date des beaux siècles de l'Histoire de France : & ce Royaume a dû plusieurs fois son salut aux Héros & aux mœurs qu'elle à fait naître. Il faut l'avouer pourtant ; les Tournois inspiroient aux combattans & aux spectateurs, autant de férocité que de courage ; & les Papes & les Evêques, qui les condamnerent plusieurs fois, ne manquoient pas de bonnes raisons. Cependant bien-loin d'en abolir l'usage, leurs défenses mirent plus de rivalité que d'émulation entre les maîtres d'éducation militaire & ceux d'éducation ecclésiastique. Mais il ne faut pas confondre l'usage des Tournois avec l'abus que la férocité des mœurs y avoit introduit : cette brutalité nationale s'y trouva même tempérée, non par la musique de ces temps, trop grossière pour opérer les mêmes effets que celle des Grecs ; mais par les loix mêmes de la Chevalerie & des Tournois. Le sexe qui penche vers la brutalité, fut subordonné à celui dont la douceur & la pitié font le caractère. Les Dames chargées de l'éducation morale des Che-

valiers, devinrent les arbitres de leur honneur & de leur vie : & il ne falloit qu'un mot de leur bouche pour rallentir ou ranimer dans l'instant, le courage des Chevaliers les plus animés ou les plus indolens dans leurs combats publics ou particuliers.

Les premières loix de la Chevalerie portoient, que les Chevaliers s'appliqueroient également aux lettres & aux armes. Mais bientôt on oublia la première de ces loix ; ou plutôt elle ne fut jamais bien observée. On se proposa toujours de rendre les Chevaliers braves, adroits & vigoureux : mais on négligea de leur donner les qualités qui font les fruits de l'étude & de la réflexion ; & sans lesquelles la valeur devient plus dangereuse qu'utile. C'est de l'indifférence que les Chevaliers témoignoiient pour la culture de l'esprit, & de celle que les Ecclésiastiques témoignoiient pour la culture du corps, qu'est née en France cette distinction dangereuse, presque inconnue aux Anciens, de l'éducation physique & de l'éducation littéraire ;

ainfi que cette diftinction trop marquée de l'homme d'épée & de l'homme de lettres.

Cependant l'éducation de la Chevalerie n'étoit pas tout-à-fait fans études. Les Dames chargées de l'instruction des élèves, s'appliquoient surtout à leur apprendre méthodiquement les regles de la fanté, les loix de l'honneur, & les maximes de la religion. Et nous voyons encore le plan de cette éducation littéraire, fondé à peu près fur les principes des nations anciennes. L'honneur & la piété bien ou mal conçus, en fe foient le principal objet : mais ces motifs n'excluoient point le foin du corps : & c'est dans la Médecine économique des Chevaliers, qu'il faut chercher en France les origines de la Chirurgie civile ; comme c'est dans la Médecine économique des Moines & des autres Ecclésiastiques, qu'il faut chercher les origines de la Médecine civile. Les jeux des Chevaliers étant souvent ensanglantés, les Dames fe chargerent de panser leurs blessures, & leur donnerent leçon fur ces pansemens. Les

Barbiers & les Ménétriers qui les fervoient dans leurs exercices, les fervoient pareillement dans leurs pansemens. Ils érigerent leurs fondions en professions civiles : mais les Chevaliers continuèrent à trouver, dans le plan de leur éducation, les preceptes de la Médecine & de la Chirurgie les plus néceffaires à leur état.

Telle étoit l'éducation chez les Chevaliers & chez les Ecclésiastiques, lorsqu'à la fin du douzieme siecle, se forma l'Université de Paris. Ce fut encore la nature, dirigée par les circonstances des temps, qui régla le plan des Etudes, dans cette célèbre Académie, la mere de presque toutes les autres ; celle que la plupart ont prise pour modele. L'Université de Paris ne fut dans son origine, que la réunion des écoles épiscopales & monastiques qui subsistoient dans cette grande ville depuis plusieurs siecles. La Philosophie, la Médecine, le Droit-Canon & la Théologie, furent les sciences dont les premiers Maîtres s'occupèrent : & cependant, à proprement parler, il n'y avoit parmi

ses Professeurs, ni Médecins, ni Canonistes, ni Théologiens distingués des Philosophes. Tous n'étoient que des Prédicateurs de l'Evangile, des Directeurs de conscience, des Instituteurs de ceux qui se destinoient à remplir les fonctions du Ministère Ecclésiastique. La distribution des Etudes s'y trouva partagée, suivant les idées des Anciens, en sept Arts Libéraux; la Grammaire, la Rhétorique, l'Arithmétique, la Logique, la Musique, la Géométrie & l'Astronomie, tous compris dans ce vers:

Lingua, tropus, numerus, ratio, tonus, angulus, astræ.

La science de la nature entra plus ou moins dans chacune des sept branches de cette division. Ce n'étoit point pour servir la Médecine civile; il n'en étoit point encore question. Les premiers Maîtres de l'Université de Paris, n'avoient d'autre but dans leurs leçons, que de donner à l'Eglise, les Ministres les plus habiles & les plus vertueux; & comme l'observe fort bien Crevier, quoiqu'il ne paroisse pas avoir bien connu le système des études de ces

temps, les arts libéraux furent cultivés après Charlemagne, comme moyens, & la science de la religion comme fin.

Ces sept arts formerent la matière de l'art de l'Education Ecclésiastique: mais il ne faut pas regarder cette distribution comme un plan d'études, suivant l'idée qu'on attache maintenant à ce mot. Dans ses premiers siècles, l'Université de Paris ne se forma aucun plan: chaque Maître y enseignoit l'art qu'il avoit le plus étudié: & sa première division fut par Nations. Il n'y avoit alors ni ordre prescrit pour les études, ni nombre d'années fixé, pour parcourir les sept arts. Ce seroit se tromper que de regarder ce défaut de plan comme un désordre. Les Maîtres se chargeoient de faire succéder ces arts suivant les circonstances où se trouvoit chacun de leurs élèves; & s'il y avoit de l'abus, ce n'étoit que parce que les élèves eux-mêmes se formoient souvent leur plan d'études; ou parce que les Maîtres n'étoient pas encore assez instruits pour former & remplir ces plans particuliers d'Education.

La protection que les Papes & le Roi Philippe-Auguste donnerent à l'Université de Paris, les Livres que les Moines recueillirent, les défenses qui furent faites à ceux-ci, de sortir de leurs Couvens pour enseigner la Médecine & les Loix, donnerent lieu aux Maîtres de l'Université de Paris, d'approfondir dans chaque science plus qu'il n'étoit nécessaire pour l'exercice seul de l'Éducation. Les connoissances renouvelées surchargerent la mémoire des Maîtres. Chacun s'occupa plus particulièrement de la science qui répondoit à son goût. Delà une nouvelle division de l'Université de Paris par Sciences ou par Facultés. Comme on n'étudioit alors que pour entrer dans le Ministère sacré, les Théologiens furent les premiers qui formerent un corps particulier; & on les voit distingués des Artistes dès la première réformation de l'Université, faite en 1215, par le Cardinal de Courçon. La Jurisprudence Canonique étant alors presque autant cultivée que la Théologie même, ceux qui s'y donnerent suivirent l'exemple des Théologiens.

L'une

L'une & l'autre étoient alors fondées sur les principes de la Médecine économique & morale. Ceux qui se donnerent à cette dernière science, pénétrèrent peu à peu du côté physique, & s'érigèrent en Médecins de profession, de la même manière qu'avoient fait les Moines du Mont-Cassin; & sur la fin du treizième siècle, les Facultés de Droit & de Médecine se trouverent formées & distinguées de celles des Instituteurs & des Moralistes. Cet événement, dont toutes les circonstances n'ont pas été bien détaillées, ni les motifs bien déterminés; cette révolution, dis-je, donna lieu à des plans publics en faveur de ceux qui se consacroient à l'étude des Arts & Belles-Lettres, de la Théologie, du Droit-Canon & de la Médecine: mais il s'en faut bien encore qu'on ait conçu pour lors de ces plans l'idée que nous en avons aujourd'hui. On ne les regarda que comme des distributions générales; & les connoissances plus particulières qu'elles renfermoient, demeurèrent dans chaque Faculté sans ordre; comme elles le sont encore

D

aujourd'hui dans les Facultés supérieures : ou plutôt on abandonna à des Officiers de chaque Faculté, le soin de faire pour chacun des élèves qui seroient obligés de s'adresser à eux, le plan particulier de ses études. Qu'est-ce encore en effet, que les Maîtres des études & les Présidens des Theses dans toutes les Facultés ? Ne sont-ils pas des monumens vivans de ces Instituteurs à qui les Ecoliers & même les Bacheliers devoient s'adresser pour diriger leurs études ?

Les Maîtres d'éducation & les Moralistes, qui jusqu'alors devoient leurs succès & leur réputation à l'étude qu'ils faisoient de l'économie animale, étoient bien éloignés d'y renoncer. Les premiers conserverent avec les Médecins une liaison étroite, qui faisoit refluer sans cesse dans leurs écoles les connoissances de la physique de l'homme. Il demeura même un grand nombre de Médecins dans la Faculté des Arts. La désunion de ces deux corps, ou plutôt l'oubli de l'économie animale dans les études scholastiques, étoit une de ces innovations contre nature, à laquelle

le temps ne pouvoit accoutumer les hommes que peu à peu. Il a fallu au moins trois siècles pour former un plan d'éducation, dans lequel on travaillât à former l'homme, sans étudier l'homme. Dans le treizieme siècle & dans les deux suivans, les Instituteurs de la Jeunesse étudioient la Physiologie comme les Médecins : les Théologiens & les Canonistes, en puisoient sous eux les connoissances nécessaires à la science à laquelle ils se devoient ; & ils les répandoient dans leurs Leçons & leurs Livres. C'est ce qu'on voit évidemment dans les Ouvrages qui nous sont restés des grands hommes de ces temps ; & particulièrement dans ceux de Saint Thomas, d'Albert-le-Grand, de Roger Bacon, d'Arnaud de Ville-Neuve, & du Pape Jean XXII.

Mais pendant que ces grands Maîtres de Morale & d'Education Ecclésiastique, cultivoient la Physiologie avec une application qui leur a fait mériter également place dans l'Histoire de la Théologie & dans celle de la Médecine, il se formoit des établis-

semens qui peu à peu devoient miner cet édifice & l'abattre tout-à-fait. Le plus ancien fut la fondation du College de S. Thomas du Louvre, dans le douzieme siecle. Le régime établi dans cette maison, avoit pour objet des exercices de piété. Des Chanoines furent chargés de l'Office divin ; de pauvres Ecoliers furent mis sous l'inspection d'un Proviseur, qui régla le plan de leurs études : & un Hôpital fut destiné aux malades. C'est jusqu'à cet établissement qu'il faut remonter, pour voir l'origine du plan public des Etudes des Universités, que quelques-uns voudroient faire passer pour le plan national des Etudes Françaises. Pour voir toute la fausseté de cette dernière idée, il n'est besoin que de lire dans du Boulay & dans Crevier, l'Histoire des Etablissmens des Colleges ; & de suivre la formation du plan public des études ecclésiastiques, à travers toutes les petites considérations qui ont occupé les fondateurs des Bourses, lorsqu'ils ont réglé les études de ceux qui devoient en être gratifiés. L'on verroit par cette lecture, com-

bien ces pieux fondateurs s'éloignoient peu à peu de l'étude de la nature, à mesure qu'ils s'avançoient davantage dans les sublimes profondeurs de la Métaphysique.

Il s'établit un grand nombre de Colleges dans le treizieme & le quatorzieme siecles. C'est dans cet espace que furent fondés huit des dix Colleges des Arts, actuellement publics. Ces établissemens offrent deux observations bien importantes : d'abord tous ces Colleges n'avoient dans leur origine d'autre destination que de servir de retraite à de pauvres Clercs, sous un Maître qui les menoit aux écoles. Ces écoles, que les Historiens de l'Université qualifient de *publiques*, n'étoient en effet que celles que tout Maître-ès-Arts pouvoit ériger. Il n'y avoit point encore alors de plan pour les études des Arts. Les fondateurs des Colleges les dressoient pour leurs Boursiers ; & les Proviseurs étoient chargés d'en faire l'application. Les parens dressoient ou faisoient dresser par des Instituteurs, en qui ils avoient confiance, les plans particuliers des

études de leurs enfans. La seconde observation, aussi importante que celle-ci, naît de ce que dans l'érection de la plupart de ces Colleges, les fondateurs avoient mis le même lien entre les Etudiens en Médecine & ceux des Arts, que les Facultés des Arts & de Médecine avoient entre elles : de sorte que les connoissances physiologiques se communiquoient entre les Etudiens comme entre les Maîtres.

L'établissement des Colleges dans l'Université de Paris, n'étoit vraisemblablement qu'un remède contre la décadence des Lettres : & il paroît que ce remède n'eut pas tout l'effet qu'on en desiroit. L'Education Ecclésiastique toute Littéraire, se trouva plus négligée au milieu du quatorzieme siecle que dans les précédens : mais le zele du Roi Charles-le-Sage rehaussa son lustre. L'Education Militaire, devenue toute physique, étoit pareillement tombée en décadence : mais elle reprit vigueur sous les regnes & par les soins des Rois Charles VI & Charles VII : & c'est à la Chevalerie renouvelée,

que ce dernier Monarque dut le rétablissement de son trône presque renversé par les Anglois. Les guerres civiles, qui sous son regne avoient fixé les vues du Gouvernement sur l'Education physique des Chevaliers, jetterent de grands désordres dans l'Education Littéraire des Universités : mais ce Monarque ne fut pas plutôt tranquille possesseur du domaine de ses Peres, qu'il songea à réformer l'Université de Paris.

Cette réforme, à laquelle présida le Cardinal d'Estouteville, & la plus solennelle qui eût encore été faite, nous fait voir les idées saines que l'on conservoit encore sur l'exercice de l'art de l'Education. On y voit qu'il s'étoit élevé, sous le nom de Pédagogues, des Instituteurs, qui se chargeoient de dresser & de faire exécuter chez eux le plan d'éducation des enfans qu'on leur confioit. On y voit que l'usage commençoit à s'établir de nommer des Professeurs particuliers dans les Colleges & dans les Pensions, pour exécuter le plan d'instruction dressé pour les Boursiers & pour les Pensionnaires de chacune

de ces maisons. Ce que nous nommons aujourd'hui des *Professeurs publics*, n'étoient réellement dans l'origine, que des Régens particuliers : & ce qu'on nomme *Maîtres particuliers*, ont été pendant les beaux siècles de l'Université, les seuls soutiens de ses écoles, & les artisans de sa réputation. Les privilèges dont elle a été décorée, étoient la récompense des services de ces sçavans Maîtres, qui ne trouvoient d'autres alimens de leur émulation, que leurs prérogatives, & les témoignages pécuniaires de la reconnaissance de leurs disciples. Les sciences que devoient enseigner ces Régens particuliers, furent soumises par la réforme du Cardinal d'Estouteville, à un ordre général, qui avoit pour objet d'éteindre des usages évidemment abusifs ; par exemple, d'empêcher qu'on n'enseignât la Dialectique avant la Grammaire. En formant ces plans, on ne se proposa rien autre chose que de faire succéder les Belles-Lettres d'une manière propre à conduire insensiblement les élèves à l'étude des sciences qui s'enseignoient dans les

Facultés supérieures : mais toutes les parties qui composoient alors l'instruction générale des écoles, étoient encore assez distinctes pour que les Instituteurs en réglassent l'ordre, suivant les circonstances particulières où se trouvoient leurs élèves. On voit dans cette admirable réforme, que ceux qui y présiderent, donnerent une attention particulière à la Physique, qui pour lors comprenoit la science de la nature humaine, que nous nommons *Physiologie*. Cette ancienne liaison, qu'on resserra encore entre les études des Arts & celle de la Médecine, donna lieu à un statut, par lequel il fut réglé que deux années de régence dans les Arts, seroient comptées pour une année d'étude de Médecine : & nous voyons en effet que vers ce temps, des sçavans qui n'étoient point Médecins, écrivoient même sur l'Anatomie : & que bien des Professeurs & des Principaux des Collèges, étoient Bacheliers ou Licenciés en Médecine.

Les différentes révolutions qu'éprouva l'art de l'Education en Occident pendant tous les temps du

moyen âge , firent varier les plans, sans presque rien changer à sa théorie ni même à sa pratique. L'esprit étoit dans une espece de servitude , qui l'éloignoit de l'observation & de l'expérience. Toute la science de ces temps étoit comprise dans un petit nombre de Livres anciens, recueillis par les Moines, & expliqués par extraits dans les écoles. Les Ouvrages que produisit le moyen âge, n'en étoient presque que des traductions, des extraits, des abrégés ou des commentaires métaphysiques. Pour renouveler l'art même de l'Education & de la Morale, il falloit que quelque circonstance heureuse, rendant la liberté au génie, renouvelât les sciences mêmes.

Le renouvellement des sciences auquel nous devons la Philosophie moderne, date de la Prise de Constantinople par les Turcs en 1449. Ce grand événement fit refluer en Occident les restes des sciences que l'Orient avoit conservés. Les Grecs, réfugiés en Italie & en France, y apportèrent une lumière qui y étoit inconnue. Des circonstances parti-

culieres allumerent le feu de l'émulation en différentes contrées de l'Europe. On commença dès-lors à lire les Anciens : on partit du point où ils étoient demeurés; & l'on pénétra fort avant avec le seul secours de l'observation, pendant le seizieme siecle. Mais la rouille de la barbarie étoit alors si épaisse dans les écoles, qu'elles ne se ressentirent point de la révolution. En vain plusieurs Philosophes, le célèbre Montagne entre autres, voulurent les rappeler à l'Education des Grecs & des Romains: le jargon philosophique s'y maintint sans Philosophie. En vain cet agréable & judicieux Ecrivain fit appercevoir qu'il n'étoit pas possible de perfectionner l'homme moral, sans travailler sur l'homme physique: les écoles continuerent à ne mouvoir que l'imagination, par les idées d'une subtile métaphysique.

Que le renouvellement des Sciences & celui des Etudes, datent en France de différentes époques; c'est une espece de paradoxe dont il est bon du moins qu'on fasse envisager les causes principales. L'affluence des

sçavans d'Orient en Occident, ne fut pas la seule cause du renouvellement des sciences. Les controverses élevées sur la Religion, donnerent beaucoup d'exercice aux esprits : mais ces mêmes controverses rendirent en France les scholastiques circonspects, & les attachèrent à l'ancienne doctrine : & cinquante ans de troubles & de guerres apporterent dans les écoles des abus & des désordres, que le Ministère ne pouvoit songer à réformer.

L'Education de la Chevalerie avoit commencé à se détériorer dans la tranquillité dont la France jouit dans le quinzieme siecle. On n'y apportoit plus que des soins bornés pour la partie physique ; l'on n'en prenoit aucun de la partie littéraire : & du temps du Roi François I, le mot de *Chevalier* ne désignoit presque plus que l'image du Héros que ce titre décoroit autrefois. Ce Monarque témoigna un zele égal pour le rétablissement de l'Education des Ecclésiastiques & de celle des Chevaliers ; mais les moyens qu'il employa pour les remettre en vigueur, furent aussi nuisibles à l'une qu'à l'autre. Voulant

honorer les talens, François I décora de l'épée de Chevalier, des Docteurs & des hommes célèbres par leurs connoissances dans les Lettres & dans les Loix : & ceux-ci n'avoient besoin que d'exercices qui retirassent leurs organes de cette indolence & de cette foiblesse qui nuit à la santé du corps, & qui porte les mauvaises influences jusque sur l'esprit. Peu s'en faut que le Monarque n'eût voulu que de leur côté les Nobles fussent devenus Docteurs : & ils n'avoient besoin que d'être doctes : & la science qui leur étoit nécessaire, n'étoit pas tout-à-fait celle qu'on enseignoit dans les Universités. Enfin voulant rétablir l'usage des Lettres, François I en circonscrivit le plan dans des bornes trop étroites. Ses soins n'eurent presque d'autre effet, que de consolider le plan des études ecclésiastiques, par le fameux Concordat qu'il passa avec le Pape Leon X.

Ces réglemens établirent entre les Chevaliers d'épée & ceux de lettres & de loix, une rivalité dangereuse, qui exclut jusqu'à l'émulation. Les Universités, qui ne prenoient aucun

soin de l'éducation physique, n'étoient pas en état de se charger de l'éducation des Nobles. Cependant les Tournois, ayant été tout-à-fait abolis sous Henri II, les Nobles, privés de l'éducation qui autrefois leur étoit offerte dans les maisons des Chevaliers, furent insensiblement asservis à l'Education ecclésiastique des Universités.

Le Roi Henri IV n'eut pas plutôt terminé les guerres civiles sur la fin du seizième siècle, qu'on songea à réformer l'Université de Paris : mais les principes de cette réforme fautive, furent tirés plutôt des circonstances de ces malheureux temps, que des principes de l'art de l'Education. L'Eglise & la Magistrature étoient dans un grand désordre : on songea à faire un plan général d'Etudes, qui fournît à ces deux grands Corps, les sujets dont ils avoient besoin. La Littérature Françoisé étoit encore incapable de fournir les alimens des sciences : on ne songea à les tirer que de la Littérature Grecque & Latine. On assura plus que jamais l'empire d'Aristote sur les écoles. La

Ligue avoit dispersé les Régens, & jetté les Collèges dans un grand désordre : pour remédier à cet inconvénient, on ne trouva rien de plus pressé & de plus efficace, que d'obliger les Pédagogues du quartier de l'Université, de mener dans les Collèges tous les enfans qui seroient au dessus de neuf ans. La paix que promettoit le caractère bienfaisant de Henri IV, faisant sentir un plus grand besoin de Gens de Lettres que de Militaires, on ne songea qu'aux études ; & on reléqua au-delà des ponts, les Musiciens, les Danseurs & les Maîtres d'escrime, qui pouvoient détourner la jeunesse de leurs études ; mais aussi dont les Anciens se servoient si utilement, pour former le tempérament & les mœurs. Les Médecins furent entièrement sécularisés ; & leur compagnie s'éloignant davantage de celle des Arts ; les Instituteurs & les Moralistes leur abandonnerent entièrement la Physiologie ; & leur art ne fut plus fondé que sur les principes de la Métaphysique d'Aristote. Enfin les plans dressés pour quelques pauvres Clercs des Collèges, étant

devenus *Ecoles* dans l'Université, ces plans particuliers & très-particuliers, devinrent le plan général de l'Education Littéraire, pour ceux qui étoient destinés aux fonctions du Ministère sacré & politique, de la Magistrature, de la Médecine, & de toutes les professions scientifiques.

L'expérience a fait connoître les inconvéniens de cette réforme, à mesure que les motifs qui l'avoient fait établir ont cessé d'avoir lieu, & à mesure que les sciences ont fait de plus grands progrès. Bacon de Verulam, sentant l'impossibilité de réformer le plan ecclésiastique des écoles, pour en faire un plan philosophique & national, entreprit de démontrer que les études communes ne renfermoient pas même les idées élémentaires des sciences. Il ne proposa rien moins que de refondre toutes les notions. Bacon eut le courage de s'élever contre tout le genre humain : lui seul, il avoit raison : il en convainquit ceux qui furent en état de l'entendre : mais il fallut se taire pour le reste. Il y avoit alors assez de vivacité & de courage pour

faire des découvertes ; mais il n'y avoit point encore assez de justesse & de modestie, pour renoncer aux systèmes & aux préjugés ; & l'école continua à travailler sur son plan, avec autant d'opiniâtreté qu'auparavant.

Descartes parut enfin, & combattit pour rendre à la raison sa liberté, la plus belle de ses prérogatives. Il excita une fermentation générale dans les esprits, & leur donna le degré d'impulsion qui leur a fait essayer leurs forces dans tous les genres. Il offrit de nouveaux préjugés, de nouveaux systèmes & de nouvelles erreurs à substituer aux anciens : les esprits étoient plus disposés à les recevoir que la vérité. Descartes trouva beaucoup de partisans & de défenseurs, qui se liguerent avec lui contre l'école : & après plusieurs combats, ses disciples firent quelques conquêtes. Bien des circonstances, mais sur-tout le zèle de Louis-le-Grand, favorisèrent la révolution que médita le parti de ce Philosophe. Le goût des expériences se joignit à celui de l'observation.

Les bienfaits & les établissemens du Monarque & des autres Souverains qui l'imiterent, ne firent qu'une république de tous les Sçavans & de tous les excellens Artistes que l'Europe produisit. Le bon goût se réveilla ; les arts & les sciences prirent un éclat qu'ils n'avoient point encore eu : mais pourtant le nouvel astre qui s'éleva, ne jeta encore que de foibles rayons dans les écoles. L'on vit sous le regne de Louis-le-Grand, ce contraste dont la postérité aura peine à se persuader ; les sciences & les arts se perfectionner dans les Académies ; & les études conserver presque toute leur barbarie dans les écoles. Le bon & le mauvais principe semblerent alors se partager le domaine des sciences : la lumière parut dans les Académies, & les ténèbres demeurèrent dans les écoles.

De toutes les nouveautés que produisit la Philosophie de Descartes, les écoles n'adoptèrent presque que ses Idées innées. Quelques Moralistes tenterent de continuer le travail commencé en Orient pour la distinction & la séparation de ces idées de celles

des sens : mais heureusement les cerveaux françois, moins sensibles & moins irritables que ceux d'Orient, ne prirent pas également feu, lorsqu'on voulut les enflammer par ces vives étincelles : & les incendies du fanatisme ne furent point aussi dangereux chez les Moralistes & les Instituteurs, que l'entoufflement de la gloire fut utile chez les autres sçavans. L'Eglise n'eut besoin que de doux agens pour les éteindre, & ramener l'ame à l'exercice naturel de ses facultés.

Il étoit réservé au regne de Louis XV de terminer enfin dans les écoles, les temps du moyen âge. Les progrès des sciences & des arts ont rendu le regne de Louis-le-Grand comparable à ceux d'Alexandre, d'Auguste, de Charlemagne & de François I : mais la réformation des écoles est une révolution qui caractérisera le regne de Louis le Bien-Aimé ; & qui ne le rendra comparable qu'à lui-même. Ce n'est que de nos jours en effet, que l'esprit philosophique a commencé à faire sentir que le sort d'une nation dépend principalement de

l'Education de la Jeunesse. Eh ! qu'im-
 porte, en effet, qu'on fasse des dé-
 couvertes dans les sciences, & des
 inventions dans les arts, s'il n'est
 réservé qu'à un petit nombre d'hom-
 mes d'en profiter ? A quoi serviront
 ces dépôts de connoissances que
 forment les Académies, si les écoles
 ne deviennent autant de canaux de
 communication qui les transmettent
 aux élèves & à toute la nation ?
 Cette importante révolution fait un
 des principaux objets du Gouver-
 nement François, depuis un demi-
 siècle : mais jamais on ne s'en est
 tant occupé qu'à présent ; parce que
 jamais le génie philosophique n'a
 tant dominé qu'actuellement. Tout
 s'empresse à répondre aux vœux du
 Monarque. L'effervescence est gé-
 nérale : les Ministres & les Tribunaux
 se sont réunis pour proposer à la
 société ; que dis-je, à l'humanité, ce
 grand problème. : *Quels sont les vrais
 moyens de produire les Hommes les plus
 parfaits, les meilleurs Citoyens ?* Tous
 les Ordres & tous les membres de
 l'Etat, sont invités à sa solution : les
 Collèges, les Universités, les Acadé-

mies, les Philosophes y travaillent
 avec tout le soin possible ; & l'on at-
 tend que de la réunion de leurs obser-
 vations, on forme le grand art de l'E-
 ducation, qui doit façonner les élèves,
 pour en faire des Artistes les plus habi-
 les, des Sçavans les plus instruits, des
 Magistrats les plus justes, des Poli-
 tiques les plus profonds. Il ne s'agit
 de rien moins que de purger la société
 de ses erreurs, de ses préjugés & de
 ses vices : il ne s'agit de rien moins
 que d'élever un sanctuaire permanent
 à la vérité & à la vertu : il ne s'agit
 de rien moins que de métamorphoser
 les hommes, & de refondre la société :
 il ne s'agit de rien moins enfin que
 de reproduire une nouvelle race
 d'hommes. C'est un devoir imposé
 à tout citoyen, de contribuer par
 tout ce qui dépend de lui, à une
 révolution aussi importante, dont il
 n'est pas d'homme qui ne doive ou
 ne puisse ressentir les heureuses in-
 fluences. Qu'il nous soit donc per-
 mis d'élever notre foible voix, pour
 concourir à la solution de ce grand
 problème ; pour contribuer au re-
 nouvellement & aux progrès de l'art

de l'Education & de la Morale ; & pour travailler à en assurer la pratique, & à l'étendre à tous les Ordres des Citoyens.

R E C H E R C H E S

*Sur les Moyens de perfectionner l'Art
de l'Education & de la Morale , &
d'en rendre la pratique plus étendue ,
plus sûre & plus facile.*

L'ART de l'Education résulte d'une infinité de connoissances , qu'il est très-difficile de réunir par leurs vrais rapports. Cependant toutes celles qui forment la théorie, se rangent naturellement sous deux classes. Les unes doivent être réunies en un corps & mises en dépôt dans la mémoire des élèves, pour leur servir au besoin dans les différentes circonstances où ils doivent se trouver dans leur famille & dans la société. Ce sont ces connoissances qui sont proprement la matière du plan des études que les élèves doivent parcourir. Les autres indiquent d'une manière particulière, les moyens de perfec-

Moyens de perfectionner l'Educ. &c. 95
tionner le tempérament, le génie & le caractère de l'homme, dans les premiers âges de la vie : elles entrent par conséquent dans le plan particulier des études que doivent parcourir les Instituteurs. Les premières doivent se tirer de presque toutes les sciences & de tous les arts d'usage dans la société. La Philosophie scholastique doit être le tableau en raccourci de la Philosophie encyclopédique & civile : ses connoissances doivent être les élémens de toutes les autres. En effet, les professions scientifiques ne doivent être considérées que comme des supplémens de la science & de l'art économique. Les connoissances qui forment strictement l'art de l'Education, sont restreintes à un objet ; à la relation qui se trouve entre le sujet de l'art, & les moyens propres à perfectionner ses facultés.

La même distinction se trouve dans la pratique. Une infinité d'opérations & d'exercices gymnastiques & littéraires, peuvent occuper les élèves : mais il est une pratique particulière qui doit apprendre aux Maîtres d'Education, l'assortiment

& l'usage de tous ces moyens.

L'art de l'Education est un des plus étendus. Un grand nombre d'Artistes s'en occupent. Des peres, des meres, des nourrices, des sevruses, des Maîtres d'écoles & de différens exercices gymnastiques; des Professeurs, des Précepteurs, des Gouverneurs. La plupart ne travaillent à la formation de l'homme, qu'avec des connoissances très-confuses & très-incomplètes, sur les fonctions particulieres de leur emploi. Aucun ne songe à rapporter ses fonctions à celles des autres. Il est donc besoin d'un sçavant Instituteur, qui embrasse la connoissance de tous ces moyens & de toutes ces pratiques; qui dirige tous ces Artistes; qui assortisse leurs fonctions entre elles; qui les fasse concourir toutes au développement des facultés organiques & spirituelles de chaque sujet; qui les approprie aux circonstances particulieres où il se trouve; qui fasse un tout unique de toutes ces pratiques isolées; & qui enfin suggere aux Artistes les vues qu'ils doivent se proposer pour la perfectibilité de leur art.

Telle

Telle est l'idée que je me forme de l'art de l'Education. Je me le représente divisé, comme la Médecine, comme la Jurisprudence, comme l'Architecture & comme tous les Arts scientifiques, en une profession principale & en professions subordonnées. Un grand nombre de celles-ci existent; & il ne seroit pas difficile de faire naître celles qui manquent. Mais il est particulièrement des Corps civils d'Instituteurs & de Professeurs: faut-il les détruire, parce qu'ils sont inutiles pour un grand nombre d'Elevés? Faut-il abolir l'usage de l'éducation & de l'instruction publique? Faut-il s'en tenir à l'éducation privée, suivant le conseil de quelques Philosophes modernes?

Pour répondre à ces questions, je n'ai besoin que de faire remarquer le faux coup d'œil sous lequel se présente cette espece de controverse. Nous confondons le plus souvent deux choses qui étoient très-distinctes chez les Anciens; je veux dire les plans publics de l'Education avec l'Education publique. Par plan public d'Education, on entend un

E

ordre général, dans lequel on se propose de faire succéder l'usage de tous les agens physiques & moraux, & sur-tout des exercices littéraires pour tous les Eleves, uniformément & par la même méthode. Par Education publique, on entend la réunion d'un certain nombre d'Eleves dans une maison, où ils doivent être nourris, instruits & gouvernés en commun. Voilà deux définitions qui ne présentent ordinairement chez nous qu'une seule idée. Un pere n'a aujourd'hui pour l'éducation de ses enfans que le choix de deux partis : ou il faut qu'il les envoie aux Ecoles publiques, pour suivre un plan d'études offert aux fils des Citoyens de toutes les classes, depuis le Journalier jusqu'au grand Seigneur; ou qu'il les fasse instruire chez lui par un plan particulier. La confection & l'exécution de ce dernier plan étant ordinairement confiées à un jeune homme qui sort du moule public; celui-ci ne peut guere autre chose que l'étendre ou le resserrer pour son Eleve.

Chez les Athéniens au contraire l'Education étoit toujours publique,

mais le plan en étoit toujours particulier : je veux dire que même dans les gymnases publics, les exercices physiques & moraux étoient réglés & administrés d'après les circonstances particulieres de chaque sujet. D'un côté, les Législateurs d'Athènes avoient senti que l'Education privée étoit attachée à un trop grand fond de science & d'argent, & à trop de loisir, de zele & d'attention, pour qu'on pût se reposer entièrement sur les parens de la formation des Citoyens. Mais que dis-je, l'Education & la Morale étoient chez les Athéniens l'usage de moyens si nombreux, si variés & si industrieux, que l'exercice de ces arts étoit absolument impossible dans la maison paternelle. Et en effet il auroit été aussi difficile alors de trouver, & même aussi absurde de chercher pour instruire un Eleve, un Précepteur capable de suppléer à tous les Professeurs des écoles, qu'il l'auroit été de trouver, pour façonner ses organes, un Athlete capable de l'exercer par tous les jeux de la gymnastique. D'un autre côté, l'expérience avoit déjà démontré que

les mêmes agens qui perfectionnent les facultés dans un Eleve, les détériorent dans un autre; que la santé & les maladies sont l'effet de l'usage des mêmes agens physiques; que le vice & la vertu sont aussi souvent les effets des mêmes instructions & des mêmes agens moraux; & qu'enfin plus un plan d'Education est destiné à un grand nombre d'élèves, & moins il est applicable à chacun d'eux. L'histoire de l'humanité nous apprend que la pratique de l'art de l'Education a été d'autant plus utile chez les autres Nations, que les Instituteurs se sont plus appliqués à la fonder sur ces principes. Abandonnons donc la discussion de la fameuse controverse sur la préférence de l'Education publique & privée, à ceux qui ont intérêt d'abuser ou de désabuser le vulgaire, pour ne nous occuper que des moyens de perfectionner l'une & l'autre.

Bien des motifs tirés du grand nombre des agens de l'Education, ainsi que de l'émulation & de l'économie, feront toujours desirer aux vrais Citoyens, des écoles & des gymnases

publics, érigés par le Souverain ou par des particuliers; afin que la jeunesse s'y rassemble pour y étudier & s'y exercer à tous les travaux auxquels la nature a attaché la santé, l'esprit & la vertu. Le premier point de perfection du plan des études & des exercices de ces lieux publics, est qu'il soit complet. Le second, que la distribution en soit faite de manière que les Maîtres qui y présideront, occupés de pratiques analogues, puissent y exceller; & que l'Instituteur puisse choisir les moyens correspondans aux facultés, au tempérament, au génie, au caractère, à la condition & aux besoins de chacun de ses élèves; comme un Médecin assortit les remèdes aux cas particuliers où se trouvent ses malades. L'usage des agens de l'Education étant ainsi divisé & approprié aux constitutions particulières des sujets, les méthodes seront plus rapprochées de la nature; & sur les avis de l'Instituteur, les Artistes, chargés de l'administration de ces agens, pourront prendre les précautions nécessaires pour les appliquer à chacun des élèves. Enfin la prati-

que de l'art de l'Education ne doit pas être plus embarrassante dans la maison paternelle, dans les Pensions & dans les Colleges; que celle de la Médecine ne l'est chez les particuliers, dans les Communautés & dans les Hôpitaux. Dans l'une & dans l'autre profession, l'art varié à l'infini peut se prêter aux circonstances, se particulariser & se généraliser au besoin.

Pour l'exercice de l'art de l'Education, il ne se présente donc rien à détruire, mais une infinité de choses à perfectionner. On trouve même déjà le plan national bien étendu, lorsqu'on ne songe pas à le renfermer dans les murailles d'un College. A Paris & dans quelques grandes Villes, nous avons des Maîtres de Lecture, d'écriture, de Dessin, de Danse, de Musique, & de différens Jeux gymnastiques; des Cours publics & particuliers de Belles-Lettres, de Mathématiques, d'Histoire naturelle & civile, de Physique expérimentale, d'Anatomie, de Chymie; des Instructions religieuses dans les Paroisses, &c. Il ne s'agit plus que de suppléer à ce qui manque encore, & de travailler

à rendre utiles tous les établissemens déjà faits. Il faut instruire ceux qui se chargent d'instruire les autres: il faut purger des préjugés dont ont veu purger la Nation, les sources où ils s'engendrent, & d'où ils découlent dans l'esprit & dans le cœur de tous les Citoyens.

Le plan national de l'Education, complété & perfectionné autant qu'il peut l'être, n'en offrirait encore que les agens avec confusion: mais il est un art & un art bien nécessaire pour en faire l'application; l'art de dresser & de faire exécuter le plan particulier d'Education de chaque élève. Cet Art tire ses principes & ses regles du commerce immédiat de l'ame avec les organes, & de son commerce médiat avec toutes les parties de l'univers. Quand on est assez instruit pour sçavoir que les effets des loix constantes de la nature varient à l'infini dans les différentes constitutions, dans les différens sexes & dans les différens âges; on est convaincu que la raison ne peut rien sans l'expérience dans l'exercice de cet Art. Mais qui voudra quitter la routine, pour ne

suivre que l'observation, fera sans doute effrayé du grand nombre d'objets qu'elle n'a point encore éclaircis. Cependant que les grands Maîtres ayent soin d'observer ce qui se présente journellement à leur yeux; qu'on rassemble leurs observations; qu'on les ajoute à celles qui sont déjà faites; & bientôt l'Art fera des progrès aussi rapides que tous les autres qui l'ont devancé de si loin. Ces Recueils, seroient pour le commun des Maîtres des especes de Cartes, au moyen desquelles ils pourroient conduire leurs élèves aux buts qu'ils se proposent d'atteindre par les chemins les plus courts & les plus faciles.

L'objet de ce genre d'observations consiste d'abord à spécifier le tempérament, le génie & le caractère d'un sujet; ensuite à découvrir la part que le régime physique & moral a eue dans leur perfection ou leur détérioration. Pour cela, il faut prendre son histoire au moment de sa naissance; que dis-je, à sa conception, pour déterminer la constitution originale qu'il a reçue de ses parens; il faut la suivre dans le développement des

organes & de leurs fonctions; il faut déterminer les richesses du sens intérieur, la nature des impressions qu'il a reçues, le ton des passions & la force des habitudes & des préjugés qui ont plus ou moins nuancé le tableau de sa vie. En faisant ce détail, on doit suivre pareillement la succession des agens physiques & moraux, dont l'usage a fait de l'embryon un nouvel être. On doit déterminer la nature de l'air & du climat où il a vécu, l'intensité du feu naturel ou artificiel par lesquels il a été animé; les vêtemens & les logemens qui ont intercepté la communication de son corps avec l'atmosphère; les boissons & les alimens qui l'ont nourri; les exercices qui ont mis ses organes en jeu; le partage de sa vie par le sommeil & la veille; les révolutions qu'ont opérées chez lui les changemens des saisons; & même les médicamens pharmaceutiques & chirurgicaux, dont quelquefois l'usage a été répété assez souvent & continué assez long-temps, pour laisser des impressions durables dans la constitution organique. Il faut avoir égard pareillement aux genres

d'études auxquelles le sujet a été appliqué, aux méthodes par lesquelles les connoissances ont été présentées à son esprit, aux travaux littéraires dont il a été occupé. Les connoissances sont en quelque sorte les alimens de l'esprit : les méthodes en sont les préparations ; & les travaux littéraires sont la gymnastique du cerveau, l'organe du sens intérieur. On doit enfin observer avec le même soin les passions, les habitudes, les opinions, les exemples, les châtimens, les récompenses, en un mot tous les efforts qui ont été tendus pour mouvoir son ame. Parmi tous ces agens, il s'en trouve qui ont une action assez vive & assez profonde pour qu'une seule impulsion laissée dans l'organisation un dérangement plus ou moins grand : il est bon de ne pas oublier les effets de ces causes passagères.

Il seroit encore bien utile de décrire ces phénomènes particuliers, que la nature & le hazard présentent si souvent, & particulièrement ces vices de conformation que les enfans apportent en naissant, ou qui leur surviennent par accident, & les ma-

ladies qu'ils produisent, sur-tout celles des sens. Il faut noter le temps où ces vices & ces maladies ont commencé à paroître ; la manière dont elles se sont manifestées dans le principe ; le soin ou la négligence qu'on a eus de les corriger ; les effets des moyens employés pour la cure.

Les détails purement historiques de toutes ces circonstances, deviendroient la matière de ces combinaisons, d'après lesquelles il seroit possible d'établir des théories certaines & précises sur les différences, les causes, les effets, les signes, les vices & les indications des fonctions physiques & morales ; sur les moyens propres à les exercer, à les perfectionner & à corriger leurs vices ; enfin sur les méthodes d'administrer tous les agens qui peuvent porter des impressions sur le corps & sur l'esprit.

Ce ne seroit point assez pour assurer la pratique de l'art de l'Education, que de travailler à faire & à réunir les observations qui doivent en inspirer les règles & les principes : il seroit encore besoin d'un enseigne-

ment particulier & méthodique des théories nombreuses qui sont la matière de cet Art. Pourquoi en effet l'Art de l'Education seroit-il le seul de tous les Arts qui n'auroit pas son enseignement propre ? Plus je réfléchis sur cet objet, & plus j'entre en admiration de voir que l'Art le plus étendu & le plus nécessaire, est exercé partout par une infinité de gens, & que cependant on ne l'enseigne nulle part. Comment concevoir pourtant qu'un homme puisse exercer un Art, s'il ne l'a point appris ? & comment l'apprendre, si on ne l'enseigne pas ? Il ne sera pas sans doute difficile à bien des gens de répondre à ces questions. Un Instituteur est communément un homme revenu d'un voyage dans un pays étranger. On l'a conduit par une route grande & battue, & il la connoît. Pourquoi ne pourroit-il pas être à son tour le conducteur de ceux qui voudront parcourir la même carrière ? J'avouerai que pour assujettir à un plan très-borné des élèves de toutes les conditions, de tous les âges, de tous les tempéramens, de tous les génies & de tous les caracte-

res, sans autre méthode qu'une routine consacrée par un usage immémorial, il n'est pas besoin de beaucoup de science & de réflexion. La mémoire & l'habitude peuvent suffire. Mais il est ici question de l'Art de perfectionner toutes les facultés de l'homme par tous les agens dont l'observation a fait connoître l'efficacité ; & la théorie d'un tel Art, qui fait l'objet de l'Instituteur, me semble bien distincte des connoissances qu'on peut réunir pour être la matière des études du simple Citoyen.

La nature & la somme des connoissances mathématiques qui doivent entrer dans le plan d'études des élèves, peuvent suffire à la rigueur pour former un Instituteur : mais il n'en est pas de même de la Physique. Tous les élèves doivent trouver dans cette science des connoissances générales sur l'économie animale, & des maximes pour la conservation de la santé : mais l'Instituteur doit posséder des connoissances particulières & très-étendues sur l'économie du corps humain dans les premiers âges de la vie. Il ne doit pas ignorer les phéno-

menes du développement des organes & des facultés dans l'état sain & malade, depuis l'instant de la conception jusqu'au temps où les organes ont pris tout leur accroissement, & les facultés leur maturité. Chaque homme seroit heureux s'il recevoit dans le cours de ses études la connoissance de son propre tempérament; mais l'Instituteur doit connoître les différences de toutes les constitutions, de tous les tempéramens, de tous les âges, dans les deux sexes; ainsi que des génies & des caracteres qui leur correspondent. Il doit avoir des connoissances aussi détaillées sur toutes les propriétés des agens physiques dont l'usage doit entretenir les fonctions mécaniques; mais pourtant il peut se contenter de les étudier dans leur rapport général avec la perfectibilité des facultés corporelles & spirituelles, & avec la santé & les maladies.

C'est avec satisfaction que les Philosophes voyent les efforts qu'on fait depuis quelque temps pour faire entrer la Morale dans le plan des études scholastiques. Mais cette morale, toute parfaite qu'on voudra la supposer,

ne pourra suffire à un Instituteur chargé principalement de la formation, de la correction & du règlement des mœurs. Pour réussir dans des fonctions aussi importantes, il doit avoir la connoissance la plus parfaite qu'il est possible d'acquérir, du développement des facultés intellectuelles & gymnastiques; je veux dire des sens intérieurs & extérieurs, & du mouvement volontaire. Il doit prendre l'histoire du développement des mœurs au moment que l'ame commence à sentir, & le corps à se mouvoir par la seule mécanique de ses organes, & suivre l'empire que prend la liberté, à mesure que les sens perdent le leur. Il doit avoir fait la recherche & la discussion des effets de chaque genre de connoissances & de chaque opération de la réflexion; en un mot, de chacun des agens moraux, qui, dans chaque âge, peuvent orner l'esprit, perfectionner ou détériorer les facultés intellectuelles & morales. Il doit encore moins ignorer les maximes que la Religion & la Philosophie ont établies pour le règlement des mœurs.

L'Histoire fait une partie importante des études scholastiques. On en convient, quoiqu'on n'ait pas encore réussi à fixer son objet, ni à lui assigner une place entre les arts & les sciences qui doivent entrer dans le plan général des études. Ses élémens & ses principes doivent être tels, qu'ils servent d'introduction à l'étude de toutes les histoires particulières : mais celle de l'art de l'Education doit faire partie des études propres à un Instituteur. Histoire nécessaire, qu'on n'a point encore entrepris d'extraire des vastes répertoires où elle se trouve éparse par lambeaux. Les temps originaires, trop peu consultés pour tous les genres, fournissent sur l'Education & sur la Morale d'excellentes observations, qui s'y trouvent confondues avec les faits politiques : mais c'est dans les temps historiques anciens, qu'on les voit se multiplier, se circonstancier, & former un art qui produit les plus beaux chefs-d'œuvres. Le moyen âge fournit mille exemples, qui doivent apprendre aux hommes à éviter les malheurs qu'entraînent après eux les vices d'une

éducation barbare & vicieuse. L'histoire des temps modernes offre enfin les observations que les Philosophes ont ajoutées aux anciennes, avec les suites funestes du mépris que le commun des Pédagogues leur témoignent, pour s'en tenir à des routines qui n'ont pour elles que l'autorité abusive de quelques siècles.

Telle est l'idée qu'on doit, ce me semble, se former de la science d'un habile Instituteur. Quel usage en fera-t-il, si un pere zélé lui présente un élève, en lui demandant les moyens d'en faire l'homme le plus parfait & le Citoyen le plus utile que sa constitution physique & morale pourra le comporter ? Problème compliqué, dont la solution dépend d'une infinité de circonstances qu'il faut rapprocher ! Pour la trouver, l'Instituteur doit commencer par l'examen de la constitution originaires ou factice du sujet, & par s'assurer des vices particuliers des organes, soit pour y apporter ou faire apporter les remèdes propres à leur guérison, soit pour en tirer des inductions sur les dérangemens qu'ils peuvent occasionner dans

le plan d'Education. Il doit estimer ensuite le jeu des fonctions & la force des facultés mécaniques, pour en tirer tout le parti possible, compter les habitudes utiles & vicieuses, & mesurer leur intensité, pour renforcer les unes & affoiblir les autres; déterminer le tempérament, & mesurer son excès au dessus de ce point d'égalité & d'exacte température qui fait la santé la plus parfaite, pour le ramener sans cesse à ce juste milieu.

L'état physique bien constaté, l'Instituteur doit passer à l'état des fonctions spirituelles, évaluer la force de chaque sens extérieur ou intérieur, calculer les connoissances & les préjugés qui déjà ont jetté leurs racines dans le cerveau ou dans le *sensorium commune*; déterminer le plus ou moins de ténacité des impressions spirituelles; examiner quelles sont les passions générales & particulières qui ont déjà donné le pli à cette jeune ame; mesurer la force avec laquelle elles agissent sur les organes, & celle de la réaction de ces organes sur l'ame. Toutes ces circonstances bien déterminées par un examen

historique & expérimental, qui demande autant d'industrie & de sagacité que de connoissances; l'Instituteur a pour lors toutes les données du problème; il peut travailler à former la combinaison qui doit lui en donner la solution.

L'intensité des facultés organiques & morales bien appréciées, l'Instituteur voit ce qu'elles peuvent produire pour les vérités & les vertus, pour les fonctions que ce sujet doit exercer, & pour les devoirs qu'il doit remplir dans l'âge, le sexe, le climat & la condition où il se trouve & où il doit se trouver dans la suite: il voit ce qu'il doit augmenter & ce qu'il doit diminuer dans chacune de ses facultés. Les vices des fonctions bien caractérisés, il voit les indications qu'ils présentent. La nature & la somme des actions organiques, des conceptions & des penchans bien déterminés, il voit les vuides qu'il faut remplir, & l'excédent qu'il faut couper. Partant de toutes ces connoissances, il pourra dresser le plan d'Education propre au sujet qu'il veut former. Il y déterminera les

substances qu'il doit prendre, tant comme alimens que comme médicamens; il y prescrira la nature & la quantité des exercices corporels; il y assortira les connoissances & les préjugés légitimes qui peuvent convenir à l'état où il se trouve; il préparera des liens pour unir ces connoissances élémentaires à celles qui doivent venir s'y joindre successivement, & accompagner la raison dans ses progrès. Pour faciliter l'entrée de ces connoissances & les conserver dans l'entendement, c'est-à-dire, pour en former les traces d'une manière sûre & durable, il prescrira des méthodes relatives tant à l'ordre essentiel des vérités, qu'à l'ordre de leur génération naturelle & de leur composition, eu égard à l'âge, au sexe, & sur-tout au génie & au caractère particulier du sujet: il y réglera les travaux littéraires sur les mêmes principes: il y indiquera les exemples qu'on doit lui proposer pour former son cœur: enfin il y déterminera les moyens capables de développer avec art les germes des passions nécessaires, & de les assujettir aux sages in-

structions qu'on aura déjà jettées & qu'on se propose encore de jeter dans son esprit.

Pour dresser ce plan avec utilité, l'Instituteur doit sur-tout s'attacher à deux points importans: le premier, de porter un prognostic juste sur la correction des vices & des maladies physiques & morales qu'il aura observées; sur les vertus qu'on peut produire, & sur le profit possible qu'on peut tirer des facultés du sujet. C'est la partie qui doit lui faire le plus d'honneur. Quelle satisfaction pour un pere tendre de voir au bout de quelques mois les effets sensibles de ce qu'un Instituteur lui aura prédit! Le second point consiste à choisir pour remplir les indications que présente l'état du sujet, les moyens proportionnés à sa fortune & aux autres circonstances où il se trouve. Le bien public veut que les Instituteurs se tiennent en garde contre le luxe inutile qui s'est introduit dans la pratique de tous les Arts, même dans celle de la Médecine.

Tels doivent être les plans particuliers que je propose de substituer,

ou plutôt d'ajouter aux plans généraux d'Education, pour développer les ressorts de l'homme, & le faire croître dans toute les dimensions que la nature lui a marquées par l'énergie de ses facultés. Pour les remplir, il se présente bien des Artistes, qui doivent nourrir, exercer, instruire & gouverner l'élève; mais il ne faut pas espérer que tout s'exécutera sans peine. Travailler sur l'homme pour le façonner & le contourner, s'il est permis de parler ainsi, de manière que l'art perfectionne en lui la nature; cela me paroît être un ouvrage bien supérieur à tous ceux qui ne se font qu'avec des matières inanimées. Toutes indociles qu'elles sont sous la main de l'Artiste, elles le sont pourtant moins que l'homme. Le temps présente à l'Instituteur mille difficultés nées de l'inexpérience des coopérateurs, & de mille circonstances qu'il n'a pu prévoir. Sans cesse il doit éclairer & guider les Artistes qui doivent concourir avec lui à ce grand ouvrage. Sans cesse il doit corriger & amplifier son plan, jusqu'à ce que l'édifice qu'on lui demande soit entièrement

achevé. Dans ce travail, il doit toujours être occupé à calculer mathématiquement ce qu'il a retranché, ce qu'il a ajouté, ce qu'il a changé, & ce qui lui reste à retrancher, à ajouter & à changer. Il doit être continuellement attentif pour épier le moment où les organes encore tendres prennent leurs conformations particulières, & celui où les conceptions & les passions commencent à se développer dans une âme encore neuve. Sans cesse il doit varier les moyens suivant les effets qu'ils ont opérés, & suivant les indications nouvelles qui se présentent. Tout Instituteur qui ne voit pas de différences dans son ouvrage au bout de quelques mois, est un ignorant ou un négligent. Tout Pédagogue qui vante à des parents crédules les progrès de leurs enfans, sans pouvoir leur en donner le détail, est un charlatan.

Mais pour opérer le grand ouvrage de l'Education, l'Instituteur ne doit-il agir que médiatement sur ses élèves? Ne peut-il travailler à leur formation qu'en dirigeant les travaux des Artistes qui doivent y concourir?

N'est-il en un mot dans l'exécution du plan économique d'éducation, que ce qu'est l'Architecte dans l'exécution du plan qu'il a tracé d'un édifice ? L'Instituteur pourroit bien en effet n'être rien de plus, si l'objet de son plan n'étoit qu'un édifice composé de matériaux bruts ; qu'une machine inanimée qui n'eût en elle-même aucun principe d'activité : mais l'élève est en même temps la matière & le premier Artiste de sa formation. Sans sa coopération, tous les travaux seroient absolument inutiles. C'est lui qui doit travailler le plus souvent, le plus fortement & le plus efficacement à l'exécution du plan dressé pour lui : & par cela même, que l'Instituteur doit travailler à réunir & à diriger les travaux de chaque Artiste ; il doit donner tous ses soins pour réunir & diriger les travaux particuliers de son élève. Dans lui seul, il trouve un grand concours d'ouvriers à mettre en ouvrage. Tous les organes soumis à sa volonté, sont autant de manœuvres qu'il faut faire concourir au but qu'on se propose : mais ce sont des esclaves qui n'obéissent

sent qu'à un maître ; & ce maître lui-même est l'esclave de la nature & de l'habitude. Pour rendre l'homme maître de ses facultés, autant que la nature veut bien le permettre ; pour le tenir sans cesse dans le chemin de la vérité & de la vertu ; il ne s'agit, dit-on, que de l'éclairer par la lumière des sciences. Oui sans doute : mais ce flambeau de l'esprit ne brille & n'éclaire que par les loix de la nature, comme la lumière des yeux. Il peut s'éteindre faute d'alimens ; & pour le rallumer il ne suffit pas de lui en donner de nouveaux ; il faut que quelque vive étincelle vienne les enflammer. La nature suit des loix pour faire naître les idées, les conserver & les réveiller au besoin ; comme elle en suit pour faire naître & conserver les sensations : & c'est pour l'usage de ces loix admirables, que l'Instituteur doit former le plan particulier de l'instruction de chacun de ses élèves.

On a beaucoup parlé de méthode naturelle dans ces derniers temps : mais dans tout ce qu'on en a dit, on ne trouve encore que des idées vagues, systématiques & aussi variées

que les idées qu'on s'est formées de la nature elle-même, le plus souvent sans l'avoir étudiée. Méthode naturelle, ordre des connoissances, plan d'éducation; ce sont-là des expressions presque synonymes chez la plupart des Métaphysiciens : mais considérons le plan naturel des études sous ses véritables faces; dans les rapports que présentent les sciences aux besoins & aux facultés de l'homme; & nous nous trouverons du moins dans la route de la vérité.

Par plan d'instruction, j'entends ici un plan d'études qui s'adapteroit à tous les objets avec lesquels l'élève doit être en commerce pendant toute sa vie : un ordre de connoissances élémentaires & générales, proportionnées aux facultés de son esprit; & qui se particulariseroient & s'étendroient à mesure que les facultés de son entendement s'étendroient & se perfectionneroient elles-mêmes : une combinaison d'idées tellement jointes ensemble, que l'une étant une fois présente à l'esprit, la réflexion puisse partir delà, pour parcourir toutes celles qui se sont gravées dans son cer-

veau, avec la même facilité & la même sûreté que les yeux parcourent toutes les pages d'un Livre. Le cerveau devient par l'instruction, un véritable Livre naturel : je prends cette expression dans le sens le plus simple & le plus naïf qu'elle présente. Oui, je le dis, & je tâcherai de le prouver dans la suite; les especes, ou les traces des idées s'arrangent dans le cerveau avec un ordre aussi symétrique & aussi régulier, que les lettres dans une Forme d'Imprimerie : elles se lient entre elles avec tant de ténacité, que la réflexion en réveillant l'une, réveille nécessairement les autres qui s'y sont attachées. Il est un art pour faire ces liaisons; & je tâcherai d'en développer les principes & les regles : il est un art de former dans le cerveau des élèves, un tout aussi bienlié des connoissances nécessaires, que ceux qu'on forme dans les Livres. L'élève peut s'habituer à recourir à ce Livre naturel, comme à ceux que l'art construit pour les yeux : & s'il se trouve si peu de liaison dans les connoissances des jeunes gens; s'ils ne peuvent se les

rappeller au besoin ; ce n'est ni leur faute ni celle de la nature : c'est l'effet inévitable du peu de connoissances ou du peu d'industrie de leurs Professeurs & Instituteurs. Le Professeur est à l'égard du cerveau de son élève , ce qu'est un Auteur à l'égard de son Livre : & l'élève n'est que ce qu'est le Compositeur dans l'impression de ce Livre ; il ne fait que copier. Il se trouvera donc dans l'entendement des élèves qui auront le mieux profité des leçons de leur maître , le même ordre ou le même désordre que le maître aura mis dans ses leçons.

Un grand nombre de Professeurs travaillant à la composition du Livre naturel des connoissances de leurs élèves, il ne peut être ni complet, ni bien imprimé , ni les matieres qu'il contient bien assorties ; si l'Instituteur n'en a rédigé la copie , s'il n'en a corrigé les Epreuves , & s'il n'a exercé ses élèves à y lire correctement. Les regles de l'impression de ce Livre sont beaucoup plus simples & plus faciles qu'on ne se l' imagine communément. On les trouve dans les loix de la mécanique du

cerveau ; & la nature a pris soin de faire elle-même l'original, que chaque homme peut transcrire avec d'autant plus d'exacritude , qu'il mettra plus d'art à observer & à expérimenter.

L'homme est le centre de la nature : c'est à lui que viennent aboutir tous les rapports des êtres avec lesquels il est en commerce. La science de l'homme , ou la *Physiologie* , en expliquant ses fonctions , indique ses besoins , ses peines , ses plaisirs & ses devoirs naturels. La terre peut être regardée par rapport à l'homme , comme la circonférence de la nature ; puisqu'elle contient toutes les substances dont il a besoin pour vivre ; & qu'elle modifie l'action du soleil & des cieux sur tous ses organes. La science de la terre , la *Géographie* ou la *Géologie* , contient les influences infiniment variées des climats , sur les fonctions humaines & sur leurs agens. La *Physiologie* & la *Géographie* peuvent donc présenter le systéme des connoissances humaines , considérées sous les deux points de vue nécessaires à l'homme ; c'est-à-dire dans leur double rapport à lui-même & aux êtres. L'uni-

verfalité des connoiffances que ces deux sciences renferment, n'est point leur feul avantage. Elles ont encore celui de rendre les idées métaphyſiques ſenſibles, en préſentant aux ſens leurs agens & leurs ſignes. Le plan d'étude de l'une & de l'autre, eſt vraiment naturel, par la liaiſon qu'elles mettent entre tous les objets; & par la correfpondance qu'elles indiquent entre nos beſoins & les moyens qui peuvent les remplir. Ces deux sciences portant avec elles leur logique, ont ſeules l'avantage de transformer les hommes les plus ignorans en ſçavans, ſans études préliminaires. En effet, les objets de toutes les autres sciences étant iſolés, l'homme devient le maître abſolu de les réunir comme il le juge à propos: le plan de leur étude ne peut être que ſyſtématique: & ſi ce plan eſt formé par différens maîtres, il ſera toujours compoſé de piéces mal aſſorties, qui ſe détruiront réciproquement; & qui habitueront l'eſprit des élèves aux contradictions.

La Phyſiologie & la Géographie, ou plutôt la Géologie, peuvent donc

être les deux parties du Livre naturel: & c'eſt en enſeignant ces deux sciences à ſes élèves par des méthodes correfpondantes à leurs facultés, que l'Inſtituteur pourra former dans leur cerveau, un plan lié & bien aſſorti de toutes les connoiffances dont ils auront beſoin. Je ne dis pas qu'il doive précifément les y faire entrer toutes immédiatement: mais au plan des connoiffances phyſiologiques & géographiques, il peut attacher par des liens naturels & très-forts, les principes de toutes celles que les autres Maîtres pourront leur donner. Il peut en même temps lever les contradictions apparentes ou réelles qui ſe trouvent néceſſairement dans des inſtructions données par différens Maîtres. En poliſſant ainſi & uniffant enſemble les matériaux, il mettra la dernière main à l'ouvrage.

L'enſeignement de la Phyſiologie, cette ſcience aujourd'hui ſi négligée par les Inſtituteurs, eſt pourtant l'agent le plus efficace dont ils peuvent ſe ſervir pour ſuivre les progrès des facultés de leurs élèves, pour les hâter & pour connoître le fruit qu'ils

tirent des leçons & des exercices de tous leurs autres Maîtres. En les instruisant sur les variétés, les causes & les effets des fonctions de l'entendement & de la volonté, l'Instituteur doit leur en enseigner les perfections & l'usage; il doit lui-même les mettre en jeu, & en reconnoître la force & les vices. A la théorie de la nature humaine, viennent se joindre comme d'eux-mêmes les principes & les grandes maximes de tous les Arts libéraux qui tendent à la perfection de l'homme. En commençant, par exemple, par les effets de la machine humaine, c'est-à-dire, par les sensations & par les mouvemens qu'elle produit; les principes des Mathématiques, & surtout de la Géométrie, de la Musique & de la Mécanique spéculatives, se présentent naturellement. Ces sciences n'ont point réellement d'autre objet que de mettre de la distinction, de la précision & des rapports entre nos sensations; en imprimant dans l'organe de la mémoire autant d'especes de traces pour leur souvenir, que les objets extérieurs peuvent faire d'impressions sur les organes des

sens pour leur production. L'effet de leur étude est de mettre entre les fibres du cerveau, la même correspondance & la même harmonie qui se trouve entre les agens extérieurs des sens. Remonte-t-on aux causes des sensations? L'action mécanique de chacun des sens indique les regles à suivre dans l'observation & dans l'expérience. L'action mécanique des organes soumis à la volonté, indique les principes du geste, de la danse & de tous les Arts gymnastiques & mécaniques. Le jeu des organes de la voix & de la parole rend sensibles les principes de la prosodie de toutes les Langues, ainsi que les regles de la Musique pratique. Les phénomènes particuliers du sens intérieur, indiquent les regles générales de la Grammaire & de la Poësie. La théorie physique des passions comprend les grands principes de la Morale, de la Politique & de l'Eloquence. En un mot, recueillant les loix de la nature humaine, tirant de ces loix les maximes qu'elles inspirent au génie, faisant de ces loix une application continuelle à ses élèves, l'Instituteur

pourra les mettre en commerce avec toutes les parties de l'univers qui ont été créées pour eux : il pourra soumettre cette correspondance à des règles sûres & constantes. La Physiologie peut devenir entre ses mains une logique & une morale générale, qui éclairera également son élève dans la recherche de la vérité, dans la manifestation de ses pensées, & dans l'exécution de toutes les actions que la vertu & le besoin exigent de l'homme.

Avec un Globe terrestre, l'Instituteur peut ensuite présenter à ses élèves toutes les richesses qu'ils peuvent désirer : il peut leur indiquer les moyens de les acquérir & de les conserver : il peut leur donner une philosophie qui soit le dépôt de toutes les connoissances utiles, dont la logique fondée sur les loix de la nature, aura fait connoître les signes, l'utilité & l'usage. Pour rendre la figure de la terre sensible à ses élèves, il leur fera lever les yeux au ciel, afin de l'y voir comme dans un miroir. Alors tout ce que l'Astronomie a d'utile viendra se joindre à ses démonstrations.

En leur exposant ensuite les mouvemens & les différentes positions du Globe, il pourra leur faire connoître l'influence que le soleil & les astres jettent en chacun de ses points sur les corps animés & inanimés, & sur-tout sur le tempérament & les mœurs de l'homme, des animaux & même des plantes. Qu'il les promène sur la surface solide du Globe, & il leur fera distinguer dans les climats divers les différentes substances des trois regnes, que la nature ne cesse de produire pour l'homme : il leur fera remarquer les travaux & les ouvrages dont les hommes s'occupent continuellement. Qu'il parcoure avec eux la plaine liquide, & il leur rendra sensible la communication des biens de la nature & de l'art dans toutes les sociétés du monde ; il pourra leur donner les principes généraux du commerce. Qu'il les fasse descendre sous terre avec les mineurs, & il leur fera reconnoître les élémens & les opérations chimiques que la nature fait elle-même pour entretenir la vie du Globe, & que l'art sçait imiter avec tant d'utilité. Qu'il les fasse des-

endre dans les eaux avec les plongeurs, & ils verront encore bien des productions admirables & souvent utiles. Que fatigués dans ces longues routes, ils se reposent en chaque pays sur des lits de gazon préparés par la nature, & ils verront le spectacle toujours intéressant, mais souvent effroyable, qu'offre l'atmosphère par ses météores si variés. Dans tous les lieux il leur fera voir des hommes, mais des hommes aussi différens par leurs mœurs & leurs usages, que par leur taille & par la couleur de leur peau. En leur faisant observer comment les sociétés & les membres d'une société communiquent ensemble, il leur donnera les grands principes du droit des gens, de la politique & de la politesse; & revenus de ce grand voyage, ses élèves pourront avoir acquis tout ce dont ils ont besoin pour vivre heureux & vertueux.

Ce ne seroit pourtant point encore assez pour donner toute la perfection au livre naturel des connoissances humaines, que de prendre l'homme & la terre dans leur état actuel, pour être les objets des connoissances à

inscrire dans cette espèce de cercle intellectuel, dont la Physiologie est le centre, & la Géographie la circonférence. Il n'y a rien de constant & d'invariable que l'Auteur qui a produit la nature. Il a voulu que tous ses ouvrages fussent dans des vicissitudes continuelles. L'homme en est moins exempt que tout autre: & le Globe même jouissant d'une espèce de vie qui lui est propre, a eu ses révolutions générales & particulières. L'homme de nos jours n'est pas celui du moyen âge. Celui-ci ne ressemble point à l'homme des temps historiques anciens; & ce dernier ne ressemble qu'imparfaitement à l'homme des temps originaires: & comme les changemens d'un objet & les différentes manières de le concevoir, le rendent presque méconnoissable, on peut dire que la terre qui nous nourrit n'est point celle qui a nourri nos pères dans les temps originaires, dans les temps historiques anciens, dans les siècles du moyen âge. Dans chacun de ces temps, elle s'est présentée sous divers aspects: elle a eu des propriétés

variées : elle a été peinte sous différens profils. L'Instituteur doit donc faire connoître successivement à ses élèves ces quatre especes d'hommes, ces quatre especes de terre : & les quatre descriptions qu'il en imprimera dans leur cerveau, pourront faire en quelque façon quatre parties du Livre naturel. En suivant toujours le même ordre, il pourra y ménager tous les rapports que l'homme & la terre ont toujours présentés aux autres êtres ; il pourra commencer à réunir ainsi en un corps tout ce que l'Histoire nous apprend d'utile.

Toutes les connoissances élémentaires & nécessaires à l'homme, considéré comme citoyen, étant ainsi représentées dans des tableaux correspondans sur le cerveau de chaque élève ; celui-ci ne pourra y jeter les yeux de l'entendement, sans y appercevoir tous les objets qu'ils peuvent saisir en même temps. Si l'Instituteur a eu soin de les lui faire envisager par parties, & de lui faire décrire tout ce qu'il y voyoit ; s'il a souvent fait attention aux traits qui s'effacent, pour leur donner de nouveaux

coups de pinceau ; si en un mot son art a pu réunir toutes les connoissances nécessaires à son élève par des liens également forts ; alors sur quelque objet du tableau que se fixe la réflexion de celui-ci, il pourra parcourir tous les autres à sa volonté. Les nouvelles connoissances qu'il acquerra dans la suite, viendront se réunir naturellement à celles avec lesquelles elles auront du rapport : & ce qui est encore plus important, les circonstances particulières de la vie faisant naître les besoins, les idées des fonctions destinées à les remplir, & attachées aux idées de ces besoins, se réveilleront sans efforts. De celles-ci naîtront les idées des organes qui operent ces fonctions, & celles des agens qui doivent les mettre en jeu, avec les connoissances qui peuvent en régler l'usage. C'est ainsi que l'élève instruit par une méthode soumise aux loix de la nature, qui aura lié ensemble toutes les connoissances nécessaires pour la vie économique & civile, fera par de légers efforts de réflexion, ce que les hommes les plus sçavans ne peuvent faire qu'avec

une étude laborieuse & de grandes combinaisons ; lorsque leurs connoissances ne sont point liées, ou lorsque leurs liaisons ne correspondent point aux actions qu'ils doivent opérer, ni aux circonstances qui doivent faire le tissu de leur vie. Ces élèves marcheront vers le bien avec la même facilité que le commun des hommes marchent vers le mal. En un mot, la méthode naturelle ne doit être que l'habitude étendue au point d'être applicable à tous les objets avec lesquels l'homme est en commerce dans la nature & dans la société : elle ne doit être que l'habitude assez perfectionnée, pour guider la volonté dans toutes les circonstances de la vie.

Dans tout le détail où je viens d'entrer, je n'ai presque parlé que de l'art de l'Education : mais je n'ai pas besoin, ce me semble, de m'arrêter à prouver qu'il est applicable à la Médecine économique & à la Morale des peres de famille. L'Education & la Morale ne fesoient qu'un art chez les Anciens. Les mêmes gymnases & les mêmes écoles étoient fréquentés par des hommes

de tous les âges. On y travailloit également à former & à réformer l'homme : ou plutôt l'Education qui chez eux commençoit avec la vie, ne finissoit qu'avec elle. Notre siecle voit se renouveler, du moins à Paris, un usage si propre à rétablir l'empire de la Philosophie, & à réformer les mœurs par ses dogmes. Depuis que le pédantisme dispaçoit avec la science des mots vuides de sens ; depuis qu'il s'est établi tant de Cours pour répandre les nouvelles inventions & les découvertes ; on voit des hommes de tout âge se remettre sur les bancs : & tel qui est maître dans un genre, ne fait pas difficulté de tenir le rang d'écolier dans un autre. Le temps est donc venu où, à l'imitation des Anciens, les hommes ne rougiront plus de travailler à corriger une éducation vicieuse.

Pour parvenir à cette réformation, le travail est pourtant plus difficile qu'on le croit communément. On le fait consister en un seul point : la destruction des erreurs & des préjugés par l'acquisition de connoissances plus étendues & plus sûres.

Quand on lit ce que la plupart des Moralistes ont écrit sur cet Art, il semble qu'il ne s'agit que de présenter à l'entendement le flambeau de la vérité, pour éclairer l'ame & la remettre dans le chemin de la vertu. Mais quand on consulte l'expérience, on voit que la persuasion d'une vérité contraire à une erreur ou à un préjugé qui nous sont devenus familiers, ne suffit pas pour les détruire.

Pour acquérir de nouvelles connoissances, il faut dans tous les âges que le cerveau reçoive & retienne les impressions des sens extérieurs; & ses fibres plus massives & moins mobiles, à mesure qu'on avance en âge, se prêtent plus difficilement à l'impulsion qu'on veut leur donner. Les erreurs & les préjugés tiennent pareillement à la mécanique de telles ou telles fibres; & pour les détruire, il faut effacer jusqu'à leurs traces. Ce n'est point encore assez: ces préjugés & ces erreurs se sont liés dans le cerveau avec d'autres opinions, comme des principes avec leurs conséquences. Il faut aller chercher jusqu'à ces traces pour les effacer, si l'on

veut lever ces contradictions avec lesquelles le commun des demi-sçavans sont si familiarisés, & dont les plus grands génies ne sont pas eux-mêmes exempts: & si la somme de ces erreurs, de ces préjugés & des opinions qui y tiennent est considérable; le plus sur moyen de rectifier l'esprit, est de changer pour ainsi dire toute l'organisation & la mécanique du sens intérieur. Delà le grand art d'oublier; art peut-être aussi étendu & plus difficile que celui d'apprendre. Peut-on même espérer de corriger le génie & le caractère dans un âge où l'on ne peut pas se flatter de corriger le tempérament? Non sans doute: mais dans tous les âges, il n'y a que du plus ou du moins dans l'intensité des facultés corporelles & spirituelles: & quand il s'agit d'acquérir de la santé, des vérités & des vertus; quand on peut espérer d'adoucir les maladies, d'affoiblir les préjugés, & de diminuer les vices; il n'est point d'âge où l'homme ne doive faire les plus grands efforts. La Religion ne cesse d'éclairer, de conduire & de soutenir l'homme, qu'au moment où il entre

